

BULLETIN INTÉRIEUR
DE L'ASSOCIATION
PSYCHANALYTIQUE
DE FRANCE

DOCUMENTS & DÉBATS

HOMMAGE À JEAN-CLAUDE LAVIE



N° 106
juillet 2021

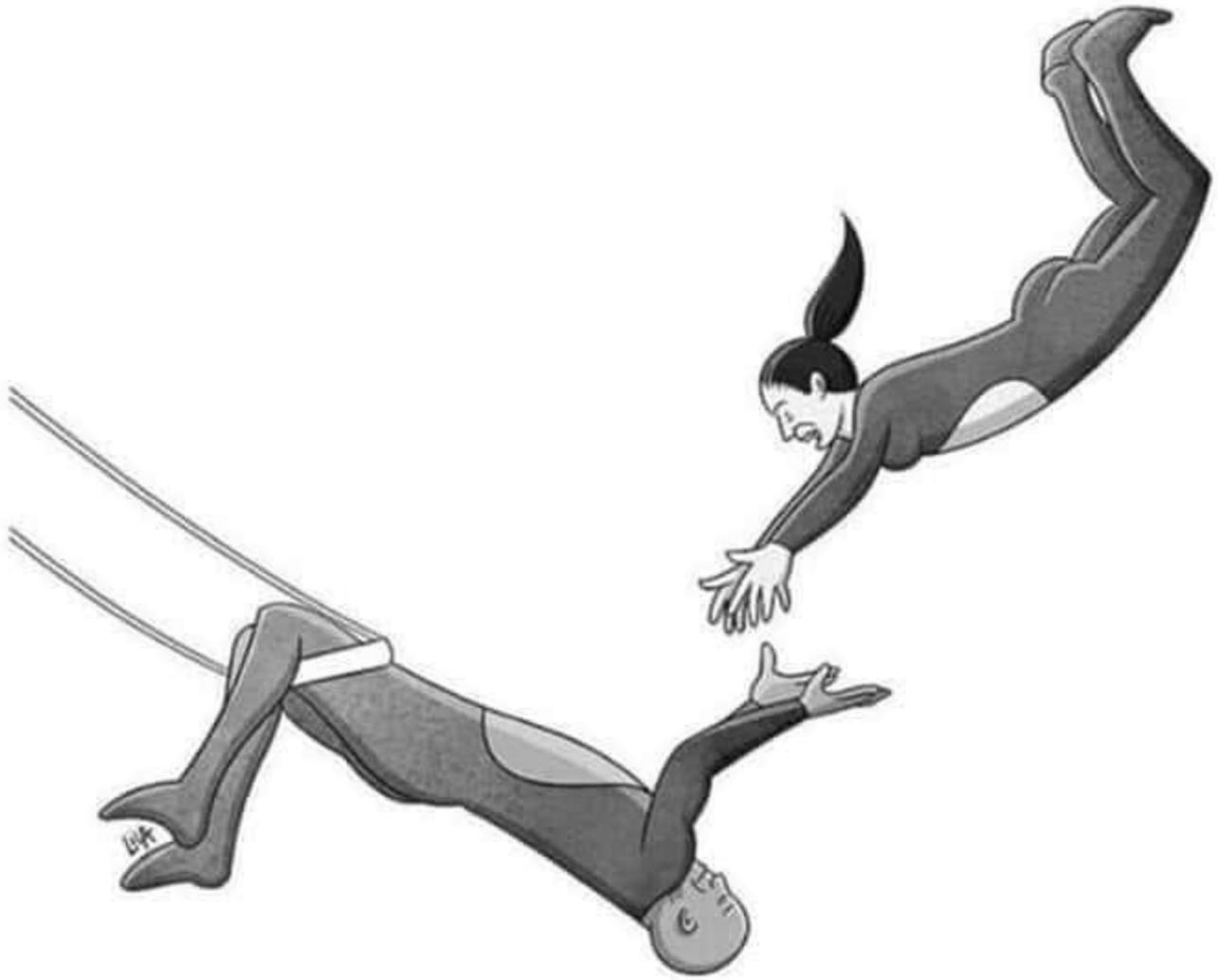
DOCUMENTS & DÉBATS
est un bulletin intérieur de l'APF.
Sa diffusion est réservée même par voie de citation.
Toute diffusion ou commercialisation surajoutée peut impliquer des poursuites.

Ce numéro de *DOCUMENTS & DÉBATS* est placé sous la responsabilité du Conseil d'administration présidé par Claude Barazer.

Sa réalisation a été confiée à Claude Barazer, Corinne Ehrenberg et Gilberte Gensel,
corrigée par Églantine Mazoyer, Martine Mikolajczyk, Valérie-Anne Queuille et Charlotte Soultanian.

SOMMAIRE

Jean-Claude Lavie, « l'ancêtre inégalable » <i>Claude Barazer et Corinne Ehrenberg</i>	5
Un désaccord parfait, précédé par son chapô <i>Jean-Claude Lavie</i>	7
Séparations <i>Claire Trémoulet</i>	14
Allocution prononcée à la mémoire d'Angelo Bejarano <i>Jean-Claude Lavie</i>	16
Belle envolée <i>Maurice Borgel</i>	18
Penser du côté de Lavie <i>Jean-Philippe Dubois</i>	19
Jean-Claude Lavie <i>Josef Ludin</i>	21
22, avenue de l'Opéra <i>Mathilde Girard</i>	23
Bon, ben d'accord ! <i>François Hartmann</i>	25
La séance suivante <i>Dominique Billot</i>	27
Avant l'orage <i>Bernadette Ferrero Madignier</i>	28
Le petite souris <i>Maria Marcellin</i>	31
Jean-Claude Lavie (je le connaissais peu mais je l'aimais beaucoup) <i>Karine Naccache</i>	32
Lekhaïm ! Pour Jean-Claude Lavie <i>Valérie Waill-Blévis</i>	35
Contre la pesanteur <i>Catherine Rodière Rein</i>	37
Jean-Claude Lavie, trapéziste et ami <i>Gilles-Henri Polge</i>	40
Parler et dire <i>Jean-Claude Lavie</i>	42
La vie et le Tao <i>Chientzu Wu</i>	48
« Monsieur Lavie, je me souviens de votre solidité, votre humour et votre façon d'être comme l'eau » <i>Jung-Yu Tsai</i>	50
Dual Time <i>Ming Min Yang</i>	53
Le territoire de la psychanalyse et sa carte <i>Jean-Claude Lavie</i>	54
CONSEIL, INSTITUT, COMITÉ ET LISTE DES MEMBRES DE L'APF	62



“Wait—did you wash your hands?”

Jean Claude Lavie, « l'ancêtre inégalable »

Claude Barazer et Corinne Ehrenberg

Celles et ceux qui ont écrit pour ce numéro d'hommage s'accordent à reconnaître l'art avec lequel Jean-Claude Lavie savait, en toutes circonstances, jouer des multiples ressources du langage et de la logique pour faire entendre ce qu'il avait à dire. Cela faisait de lui un homme et un psychanalyste original, séduisant, spirituel mais aussi quelqu'un de déroutant. À sa façon. Il invitait chacun et lui-même à interroger ce qui pourrait être en jeu mais négligé, ignoré dans chaque parole prononcée, fût-elle la plus ordinaire. Il invitait, ne forçait pas. Il introduisait une dose d'inattendu, de manque, d'énigmatique dans le prévisible d'un dialogue, dans le conventionnel des échanges sociaux. Un silence, un retrait surprenant, un trait d'esprit, une histoire drôle, une allusion, une formule énigmatique là où l'on pouvait logiquement attendre une réponse (opinion, accord, théorie, jugement, etc.) Toutes sortes de subtiles perturbations. Mais aucune sauvagerie ni posture psychanalytique dans son attitude, jamais de caricature. Pas de procédés. Sans doute un trouble authentique, qui ne l'a jamais quitté, sur ce que parler implique. Ne jamais se satisfaire dans le quotidien du manifeste, de l'évidence, du bon sens. Sans pour autant formuler haut et fort et à tout bout de champ le « sens caché ». Seulement partager cet inévitable flottement qui s'empare des humains chaque fois qu'ils échangent des mots : qu'est-ce que l'autre me veut ? Qu'est-ce qui l'anime ? Qu'est-ce que je lui veux ? Qu'est-ce qui m'anime ? Quelles obscures déterminations nous poussent à nous interpeller ? Difficile de devenir psychanalyste et surtout de le rester sans cet irréductible malaise, cette incorrigible curiosité. Ainsi, en 1967 lors des Entretiens, Jean-Claude Lavie interrogeait : « ... si louanges ou critiques concernent le niveau fantasmatique, ne pourrions-nous pas nous interroger sur leur véritable portée et, pourquoi pas leur véritable visée ? » « Ma mère contre la tienne ! » avait-il lancé, depuis l'estrade, à Didier Anzieu, lors d'une homérique dispute métapsychologique... La formule est restée, ponctuant une époque qu'aucun des contributeurs de ce numéro n'a connue, un temps révolu, à la fois idéalisé, pour la richesse des débats qui animaient la jeune APF et redoutée pour le pouvoir d'intimidation dont ces affrontements théorico-cliniques étaient porteurs. Les traces n'en sont pas effacées. Jean-Claude Lavie se méfiait de l'objectivation, de cette « chosification » à laquelle nous avons parfois recours pour témoigner de nos pratiques. Si le rêve de chaque psychanalyste peut être d'inventer un concept qui pourrait lui survivre, cette ambition, ne cessait-il de nous rappeler, se heurte à cette déconcertante réalité que le sens et la portée des mots - ceux des analysants autant que ceux de l'analyste - dépendent moins de qui les prononce que de qui les *entend*¹. Son style en témoignait.

Il nous rappelait ainsi avec force (celle du transfert de chaque analyste sur le père fondateur) que l'apport génial de Freud était d'avoir rapporté la portée des paroles qui lui étaient adressées, à la dynamique actuelle de leur énonciation.

« Écrire à la chair mère », deuxième texte de son dernier ouvrage², semble avoir été suscité par ces rappels essentiels et par les lettres de son ami Wladimir Granoff à sa mère. Tout à la fois Cri et *écrit* du cœur, pour celui qui fut son ami et son compagnon de route (à tous les sens du terme, en témoigne leur passion commune,

1. « Pas plus que quiconque l'analyste n'est préparé à entendre ce qu'on lui dit comme la simple communication de pensées. Il a un effort à faire à chaque instant, pour ne pas se sentir impliqué par ce qui lui est apparemment adressé. Le pouvoir d'interpellation des paroles est beaucoup plus fort qu'il ne semble et exige de la vigilance pour ne pas oublier la règle qui préside à la situation. » extrait de la conférence « Parler et dire en », 2006, p. 42.

2. *Le sexe dans la bouche*, « Petite bibliothèque de psychanalyse », PUF, 2020, pp. 35-45.

tant pour les voitures de collection que pour leurs échanges psychanalytiques, les mains dans le cambouis)³. Plusieurs contributeurs (François Hartmann, Josef Ludin, Mathilde Girard⁴), parmi ses analysants et ses supervisés, évoquent la place du père à laquelle ils l'ont transférentiellement installé mais un père particulier, puisqu'ils furent tout autant sensibles à sa singulière figure d'éternel adolescent, espiègle, joueur, sérieux sans esprit de sérieux et rigoureux sans rigorisme. À Taïpei, c'est un autre Jean-Claude Lavie que certains d'entre nous eurent la chance de découvrir, occasion de tisser avec lui des liens plus familiers. Dans cette île et cette civilisation à l'autre bout du monde, il nous apparut, à travers le regard des Taïwanais, sous les traits d'un vénérable vieux sage - notre « Ancêtre inégalable »⁵. Des analystes taïwanais étonnés de l'importance que Jean-Claude Lavie accordait à sa lecture de Lao Tseu : presque autant qu'à son analyse personnelle avec Lacan et à sa lecture de Freud !⁶

Nous présentons donc dans cet hommage, les témoignages des Français (en analyse, en supervision et en amitié) et, à la suite, ceux des Taïwanais.

À Paris, il était de notoriété qu'il fut un acrobate⁷ du trapèze volant comme il l'était de l'analyse. Son ami Gilles-Henri Polge, photographe, montre bien dans son texte les passerelles possibles (le bâton à bâton, le ballant, la passe et le style) entre ces deux pratiques⁸.

Certains ont pu s'étonner qu'il s'acharne à rester si discret, voire secret sur des actions qu'il aurait pu légitimement revendiquer comme titres de gloire, lorsque son histoire a croisé l'Histoire. Pudeur à respecter. Reste son patronyme : plusieurs (Maurice Borgel, Jean-Philippe Dubois, Ming-Min Yang, Valérie Waill-Blevis, Chientzu Wu) l'évoquent : Lavie. Sur qui l'usure du temps semblait ne pas avoir de prise.

3. Cf. Wladimir Granoff, *Lacan, Ferenczi et Freud*, « Postface, Un désaccord parfait », Gallimard, 2001, p. 313.

4. Dans son texte (« 22, avenue de l'Opéra », p. 23) Mathilde Girard écrit « Je voulais rencontrer le chef de la tribu ».

5. Ehrenberg C. : C'est le surnom que je lui avais donné à Taïpei, à partir de la présentation que j'y avais faite de l'ouvrage d'Edmond Ortigues *Œdipe africain* sur l'universalité du complexe, où l'auteur s'appuie sur la consultation que sa femme et lui avaient ouverte à Dakar, où ils recevaient des enfants appartenant à des sociétés lignagères. Faire référence à des sociétés du lignage me paraissait particulièrement pertinent face à un auditoire taïwanais inconsciemment pétri de l'héritage confucéen et de la médecine traditionnelle chinoise.

6. Cf. Chientzu Wu, « La vie et le Tao », p. 48.

7. Cf. la jolie formule de Valérie Waill-Blevis : « Fragile fil du funambule qui fait de la psychanalyse un art de haute voltige », p. 36.

8. Cf. Gilles-Henri Polge, p. 40.

Wladimir Granoff et Jean-Claude Lavie, alors qu'ils étaient membres de la SFP, partageaient deux passions : la restauration des automobiles de luxe et la psychanalyse. Tout en exerçant la première, ils débattaient de la seconde. La réflexion psychanalytique gagnerait-elle parfois à se dérouler l'esprit et le corps conjointement occupés à tout autre chose ?

Jean-Claude Lavie témoigna de leur discussions, accords et désaccords, plus tard, dans une postface à un ensemble d'écrits de Wladimir Granoff publié en 2001 sous le titre *Lacan, Ferenczi et Freud*.

Le titre choisi pour cette post-face fut « Un désaccord parfait ». Dans une formulation remarquable de liberté, ce qu'ils abordent, clefs à molette en main, tel que le restitue Jean-Claude Lavie, rejoint l'essentiel des questions cruciales auxquelles nous confrontent, aujourd'hui encore, quotidiennement, la mise en pratique de la méthode freudienne.

Nous remercions Martine Granoff, Marie Lavie et les Éditions Gallimard d'avoir autorisé la publication de cette postface dans ce *Documents & Débats*.

Un désaccord parfait

Jean-Claude Lavie

Je remercie Jean-Claude Lavie qui fut longtemps proche de Granoff d'avoir accepté, à ma demande, d'évoquer en guise de postface quelques souvenirs de leurs échanges.

J.-B. P.

J'ai connu Wladimir Granoff aux premiers séminaires de Lacan à Sainte-Anne. Mais c'est au congrès de Rome, qui consacrait la naissance de la Société française de psychanalyse en 1953, qu'un lien de sympathie s'est instauré entre nous. Être venu entendre Lacan exposer l'importance de « La parole dans le champ de la psychanalyse » m'avait permis d'approcher nombre de ceux qui allaient devenir des collègues. Granoff avait activement participé à l'organisation de ce congrès, alors que c'était la première rencontre importante où, simple auditeur, je me faufilais discrètement. Granoff avait de longue date, la réputation d'être passionné de belles voitures. Chacun pouvait le voir arriver à Sainte-Anne le mercredi ou, en l'occurrence, circuler à Rome au volant de fabuleuses automobiles. Cette façon d'être et de faire m'avait vivement impressionné. Au-delà de sa tournure anecdotique, qui faisait sourire certains, je découvrais que Granoff était un des rares personnages à laisser apercevoir l'homme qu'il était, dans un milieu où c'était plutôt l'usage de se masquer derrière une apparence standard de psychanalyste bon teint. Je ressentais que, pour ce qui était du rapport à la clinique, cette faculté de pouvoir se montrer sans détour était une qualité appréciable au regard du conformisme ambiant.

J'étais venu à Rome dans une Lancia, à l'époque voiture exceptionnelle, acquise par moi un peu par hasard dans un état remarquable malgré ses quinze ans d'âge. Rien n'enchantait davantage Granoff que l'attrait pour la belle mécanique et ce que cela exigeait alors de précision et de compréhension dans sa maintenance, aussi nous sommes-nous vite accordés. De là nous est venu de passer des week-ends entiers à reconstruire un modèle rarissime de Bugatti qu'il avait découvert en piteux état et qui, sous la constance et la qualité de son expérience, est devenue peu à peu une véritable pièce de musée. Cette passionnante occupation nous faisait vivre côte à côte de nombreuses heures d'un travail manuel qui nous offrait une opportunité éminemment propice à des échanges sans fin sur l'autre de nos passions communes : la psychanalyse.

En ce début des années cinquante, la psychanalyse renaissait à peine du sommeil dans lequel en France l'Occupation allemande l'avait fait s'amortir. Loin d'avoir les innombrables retentissements médiatiques qu'elle a aujourd'hui, elle n'intéressait qu'une infime minorité de praticiens. La Société psychanalytique de Paris avait repris une certaine activité et proposait un cursus de formation. La première scission s'était faite justement autour de la résistance de ses élèves aux modalités de ce passage obligé. La Société française de psychanalyse s'en est trouvée conçue dans un esprit de liberté et d'enthousiasme qu'on aura du mal à imaginer de nos jours, où la psychanalyse semble plus être une pratique à transmettre qu'une aventure à poursuivre. Un véritable esprit fraternel animait ceux qui suivaient Lacan s'attachant à reprendre la découverte freudienne. La psychanalyse sous cet égide favorable générait une curiosité renouvelée. Pour nombre d'entre nous, qui étions encore sur un divan, l'aventure était investie au plus vif d'un engagement personnel auréolé d'une certaine marginalité. Voilà le contexte dans lequel Granoff et moi confrontions nos expériences encore récentes, tant du divan que du fauteuil et des patients. En œuvrant tranquillement, dans son garage, la clef à molette à la main, nous échangeions sans esprit polémique une multitude de réflexions sur une multitude de sujets. Comme nous avions la même avidité pour ce qui, au-delà du champ de la psychiatrie, apparaissait concerner la vie psychique normale, nous confrontions souvent nos façons de comprendre la théorie freudienne et la difficile approche de sa pratique.

Quiconque avait l'occasion de débattre avec Granoff devait faire front, à travers la courtoisie et l'élégance de ses propos, à son talent rhétorique. Sur n'importe quel sujet, il savait m'entraîner vers des conclusions que je ne pouvais partager et qu'il m'était pourtant difficile de réfuter. Cela prenait la tournure d'un jeu que de partir à la découverte de nos désaccords. Quand, par un biais ou par un autre, nous en revenions à la psychanalyse, ceux-ci, à concerner notre travail quotidien, prenaient plus de relief. Cela nous incitait alors à remonter en amont. Quand nous réussissions à découvrir d'où le désaccord émanait, c'était souvent pour ne rencontrer qu'une assertion bien diffuse. Malgré cette insaisissabilité de ce qui fondait nos divergences, celles-ci incarnaient une distance parfois considérable. Le champ de nos différences se révélait des plus étendus parce que nous cherchions toujours à le repérer. Cela eut la conséquence surprenante de nous rapprocher en nous rappelant à quel point nos affirmations étaient marquées du parti pris inconscient que nous prenions à leur constitution. Cette obscure évidence nous enseignait l'importance de la personne au regard de ce qu'elle semblait seulement décrire de la réalité. Notre besoin permanent d'avoir raison nous restait énigmatique, au-delà d'en déduire que chacun se profilait derrière des idées qu'il n'avait pas le pouvoir de modifier. Ce qui peut paraître oiseux et banal était pour nous une expérience encore traumatisante à nous faire apercevoir sans fard le poids décisif de l'exigence interne dans l'appréhension de l'objet externe et notamment dans la saisie de la clinique. Une cure nous apparaissait étonnamment à la merci de qui la concevait en croyant seulement la décrire. Nous confier certains moments des nôtres, en attestant à quel point nous ne les élaborions que par nos façons de voir, rendait nos dissemblances éminemment bienvenues, quand des façons de penser semblables en auraient masqué la racine subjective.

Nous accorder sur l'assujettissement qui lie chacun à ses conceptions ne nous accordait pas pour autant sur ce que cela impliquait. Pour moi, le poids de la contrainte intérieure sur la formation des opinions suffisait à relativiser le contenu desdites opinions. Ainsi, je ressentais nos divergences comme le témoignage de la diversité de nos astreintes et non comme des logiques qui devaient s'exclure. Granoff au contraire soutenait avec force que, vivant dans un monde de valeurs, on ne pouvait éviter de soutenir des choix qui, pour être déterminés, n'en étaient pas moins déterminants. Cette remarque prenait un poids considérable quand nos façons de voir nous faisaient agir différemment. Il me faut préciser que, dans le registre de la psychanalyse, nos divergences survenaient sur le fond d'une commune adhésion à la théorie freudienne. Mais, si notre compréhension de celle-ci ne nous démarquait guère, celle des principes de sa pratique nous différençait sensiblement.

En ces années, les publications autant que les exposés donnaient souvent une apparence objective à la description des cas. Il me dérangeait que cette description, fruit de la subjectivité de l'analyste, impute une visée inconsciente au patient sans souligner la nature hypothétique de cette attribution. Il m'apparaissait également

abusif d'utiliser ce que pouvait se laisser aller à dire le patient en séance pour en déduire une représentation de son quotidien, de son enfance ou de ses parents. Pour moi, la parole du patient, obéissant à la consigne de dire tout ce qui se présentait à son esprit, ne pouvait en aucun cas fournir d'informations ou donner lieu à un jugement. À ce point de vue chez moi catégorique, Granoff opposait une argumentation dévastatrice. Il me faisait remarquer que ma position ne pouvait être qu'une simple pétition de principe parce que, disait-il, à entendre le patient je ne pouvais manquer de me faire un ensemble de représentations et d'opinions, même si je préférais artificiellement l'ignorer. L'argument avait du poids, l'analyste ne pouvant prétendre régir ce à quoi il est amené à donner du sens, pas plus que ce sens même. Néanmoins, l'instauration de la règle fondamentale m'interdisait d'accorder un statut de vérité aux pensées associatives, donc de prendre pour réel quelque dire que ce soit. Granoff, soutenant que ce ne pouvait être là qu'un vœu pieux, s'attachait au contraire à tenir compte de ce qu'il était amené à se représenter du patient et de son cadre de vie. Il pensait très précisément avoir, comme analyste, à y repérer des éléments sur lesquels il était indiqué d'intervenir. Il le justifiait par l'existence de la règle freudienne d'abstinence pouvant aller jusqu'au choix entre une maternité et la poursuite de l'analyse. Interdire ou suggérer aux patients telle ou telle conduite n'avait pas mon assentiment. Au-delà d'y voir une source de résistance, je considérais que l'image qu'ils pouvaient donner d'eux ou de leur cadre de vie était contrefaite par sa finalité transférentielle. Ainsi, en affirmant pareillement que le discours analytique ne véhiculait qu'une vérité analytique, nous ne donnions pas à cette vérité le même statut, ni le même usage. Notre désaccord concernait le poids de la réalité dans ce que, comme analyste, nous avions à entendre du discours des patients. Nous reconnaissons évidemment tous les deux que la principale difficulté que rencontrait l'analyste résidait dans l'affinement de l'écoute de ce dont le discours manifeste était porteur.

L'attention portée au sens latent de la parole finit par nous révéler que nous étions voués nous-mêmes à nous exprimer à travers une projection transférentielle, où nos figures paternelles régnaient avec moins de similitudes que de contrastes. Cela nous rendait sensibles à ce que, pour chacun, parler à l'autre imposait comme contrainte imaginaire. Nous évoquons l'expérience vécue par Freud dans sa correspondance avec Fliess pour saisir cet inévitable gauchissement des rapports humains. Rien ne devait donc nous déranger de nos divergences, dès lors que nous pressentions que leur enjeu véritable ne se tenait pas dans le présent et cela jusque dans le choix de nos attitudes doctrinales. De la pratique de ce mode de nous éprouver, il résultait que, malgré tout ce qui nous différençait, aucune tension ne surgissait jamais entre nous, même à l'occasion d'oppositions catégoriques sur bien des questions ou des attitudes. Nous n'étions non plus, à propos de ce que nous pressentions de l'autre, jamais tentés de nous formuler la moindre amorce d'interprétation. Ce n'était ni par grandeur d'âme, ni par un souci éthique, mais simplement parce que nous découvrions tout ce que la position de présumé interprète pouvait avoir de défensif à usage interne. Le besoin de nous convaincre mutuellement nous faisait pressentir que l'analyste est incité à intervenir pour répondre au désordre que fait surgir en lui l'écoute du patient. Mais, à partir de ce point d'accord, nous divergions totalement. Granoff estimait devoir prendre en compte toute incitation à intervenir, estimant que ladite incitation était une provocation inconsciente du patient à laquelle il était indiqué de répondre. J'étais, au contraire, convaincu de la nécessité pour l'analyste de ne pas se laisser prendre par ce que peut susciter en lui le patient. L'attention flottante, qui a la vertu de désolidariser des pensées les plus prégnantes, me semblait avoir été conceptualisée pour aider à ne pas répondre, alors que pour Granoff c'était un moyen de percevoir à quoi il convenait de répondre.

Ce n'était pas, en tout cas, par cette vertu de l'attention flottante que s'était instaurée entre nous l'acceptation que chacun ait une relation au monde qui pouvait être malvenue pour l'autre. La raison en était à la fois proche et lointaine. La liberté concédée à l'autre tenait à l'attention que nous apportions à ne pas nous laisser dominer par l'emprise de l'identification. Nous nous efforcions, jusqu'à ce que l'habitude ait rendu cette attitude naturelle, de ne pas nous sentir concernés par les procédés de l'autre. Nous acceptions que de ne pas avoir les mêmes antécédents ne nous prenne pas dans les mêmes exigences. Je dirais aujourd'hui qu'en plus nous n'étions pas mus par les mêmes fantasmes. Quoi qu'il en soit, de ne pas nous sentir solidaires des comportements de l'autre nous offrait la proximité d'une altérité amicale non anéantissante. Nous étions habitués et amusés

de nous voir vivre différemment, quand ce n'était pas de façon totalement opposée, des situations auxquelles chacun faisait face à sa manière. Cela nous affrontait en permanence à l'influence déterminante des contraintes intérieures sur l'évaluation des valeurs manifestes. Cette attitude pouvait nous faire parfois entrevoir le côté contingent de nos propres contraintes jusqu'à provoquer l'angoisse devant l'éventualité de nous en affranchir. L'expérience que la vérité était plus à notre service que nous au sien nous permettait de nous offrir, à telle ou telle occasion, des séances de contrôle où chacun pouvait laisser libre cours à sa parole devant qui ne lui en renvoyait comme écho qu'un silence complice d'acceptation sans partage.

Granoff, dans ces lointaines années, venait de contribuer à mieux faire connaître en France les travaux de Ferenczi, notamment ce qui opposait celui-ci à Freud dans sa façon d'envisager les réponses concrètes à donner aux exigences archaïques des patients. Cette polémique posait le problème de l'effet de ces réponses sur l'extinction ou, au contraire, la pérennisation de la demande névrotique. Le caractère renaissant de cette demande avait engagé Ferenczi à des aménagements de la situation qui s'offraient davantage à la controverse que ne le fait la réponse interprétative. Nous estimions, ensemble, que l'interprétation est aussi une réponse effective, voire affective, qui témoigne comme un geste, même si c'est différemment, d'un intérêt de l'analyste envers le patient. La moindre intervention est lestée d'un poids mésestimé qui en dit beaucoup plus que son texte même. Une interprétation ne peut pas plus se réduire à son contenu explicatif que le discours du patient ne peut se limiter à son contenu manifeste. Lorsque l'analyste intervient, ce qu'il s'applique à communiquer importe par le rôle que son intervention lui confère. Nous étions d'accord sur ce constat, mais ce qui nous séparait était que, pour Granoff, il était indiqué d'intervenir par une réponse concrète à une provocation inconsciente du patient pour éviter de laisser monter l'enchère névrotique. C'était, disait-il, très précisément la survenue de ce qui n'était pas conscient que nous avions à faire endosser. À l'opposé, j'en étais venu à estimer que le discours du patient était porteur avant tout d'une demande fantasmatique qu'aucune réponse ne pouvait apaiser. Tenter d'y répondre ou seulement de l'interpréter allait forcément décevoir et en renforcer la répétition. Aujourd'hui, où sur la technique analytique tout semble avoir été dit, et sans doute aussi le contraire de tout, il pourra paraître banal que nous ayons pu, sur ce point important, discuter sans fin des effets positifs ou négatifs de ce que devait faire ou s'abstenir de faire l'analyste, c'est-à-dire notamment de ses raisons d'intervenir et plus encore de celles qu'il avait de soigneusement éviter de le faire. À l'époque, si le mutisme de l'analyste était, davantage que cela ne semble l'être maintenant, la caractéristique première qui était enseignée, cela ne concernait que les premiers temps de la cure. Ensuite, intervenir restait toujours aléatoire et voué à une appréciation subjective. Il ne pouvait y avoir, ainsi que l'avait souligné Freud en comparant la cure à une partie d'échecs, une fois la période d'« ouverture » dépassée, aucune règle sur l'opportunité d'intervenir. Je pensais devoir ne pas tenir compte des symptômes rapportés ni de ce dont le patient se plaignait et attendre que symptômes et plaintes concernent la situation analytique pour élucider ce déplacement transférentiel. Granoff trouvait ce point de vue sommaire et estimait pour sa part que, le patient s'adressant en permanence à l'analyste, il amenait également en permanence son symptôme dans la situation. Pour lui, toute interprétation touchait donc directement ou indirectement la névrose de transfert. Dès lors, il penchait pour l'idée qu'on risquait, en n'intervenant pas, de rater le moment fécond d'une interprétation et de perdre ainsi une occasion qui pouvait ne plus se représenter. Sur ce dernier point, j'estimais à l'inverse que, la névrose étant essentiellement répétitive, une telle occasion se représenterait forcément. En tout cas, se préoccuper de la névrose de transfert, attitude à ne pas confondre avec l'interprétation des symptômes, nous semblait à tous deux être ce qui différenciait une psychanalyse d'une psychothérapie, qu'on commençait à qualifier « de soutien ».

Nous découvrions grâce à notre disparité que les façons de se comporter de l'analyste, même dans le cadre le plus rigoureux, laissaient inévitablement transparaître beaucoup plus de lui qu'il n'avait la possibilité de le saisir. La mesure de ce qu'avait d'immaîtrisable cette présence de l'analyste nous séparait en ceci que Granoff ne pensait pas que la réserve dont j'étais partisan était à même d'atténuer l'impact de cette présence. Il m'opposait que ce qui était inconscient à l'analyste n'était pas moins actif pour autant, donc qu'une supposée

position d'abstention n'était guère destinée qu'à satisfaire l'ego de l'analyste. Et pan sur le bec ! Donner cet ascendant à ce qui échappait à l'analyste ne pouvait que me laisser sans réponse. Si l'analyste oppose au patient une attitude inconsciente, d'où tirerait-il le pouvoir de la rendre consciente ? D'ailleurs, depuis cette lointaine époque, je n'ai jamais davantage compris ce que signifie pour l'analyste d'analyser son contre-transfert au-delà d'en supposer l'existence, à moins de considérer comme contre-transfert les simples états d'âme qui peuvent le traverser. La notion lacanienne du « désir de l'analyste », avec ce que cela impliquait de ce qui en restait forcément inconscient, nous avait fait conclure, de façon conjointe, que l'analyste est parfois opérant par sa pathologie, c'est-à-dire, sa surdité. Celle-ci aboutit à ce que le patient finit un jour ou l'autre par prendre conscience de l'existence chez son analyste d'un mur d'incompréhension, et par cette expérience douloureuse découvre l'existence de l'objet externe. Ces réflexions sont malaisés à rapporter, mais elles nous procuraient de façon inattendue un sentiment de liberté au regard des règles qui laissaient leur registre de côté. Le livre de Glover sur La technique psychanalytique venait de faire clairement apparaître la variété quelque peu affolante des réponses que donnaient les analystes anglais à un ensemble de questions précises sur leur pratique. Que des réponses totalement opposées aient pu être pareillement rationalisées révélait la vanité de leurs justifications. Ainsi, autant à certains de ces analystes, il pouvait sembler nécessaire que les interprétations soient longues pour être bien comprises du patient, autant exigeaient-elles d'être brèves à ceux qui estimaient que leur concision en facilitait la mémorisation. De façon tout aussi arbitraire, il pouvait se légitimer qu'elles se situent en début de séance pour que le patient puisse éventuellement y réagir ou qu'elles ne soient données qu'en fin de séance pour que le patient garde sans réplique passible la parole de l'analyste. L'aspect souvent simpliste de questions matérielles données pour importantes, dont ce questionnaire était fait, et leur soigneux recensement, nous apparaissaient se situer à distance autant de l'esprit que de la finalité du surgissement de l'acte interprétatif, même si nous divergions sur ce qui devait faire intervenir l'analyste. Ce livre représentait à nos yeux la quintessence de ce qui justifiait le renouveau qu'apportait Lacan par une tout autre dimension donnée au contre-transfert. Cet ouvrage de Glover, dont la lecture reste irremplaçable, vient fort opportunément d'être réédité en français.

Quiconque rencontrait Granoff pouvait être surpris, si ce n'est sidéré, par l'étendue d'une culture aussi variée qu'inattendue. Dans le domaine de l'automobile où pourtant je le savais expert, je suis resté coi devant sa réponse à une question qu'on lui posait à l'improviste sur la course Pékin-Paris du début du siècle. Je l'entendis alors donner mille détails sur la composition de quasiment tous les équipages, conducteurs et mécaniciens, leurs noms à l'appui, puis rapporter non seulement leur classement, mais de nombreuses anecdotes sur les différents ennuis rencontrés lors de telle ou telle péripétie. Ce n'est qu'ensuite qu'il partit à la recherche de documents photographiques pour illustrer ses dires. Dans ce même domaine, Granoff pouvait donner, tout à trac, la cylindrée exacte ou des détails sur le système d'alimentation des dernières Ferrari aussi bien que d'une Duisenberg de 1905. Mais il savait pareillement intéresser jusqu'aux spécialistes dans bien d'autres domaines, je l'ai vu, par exemple, surprendre des cuisiniers japonais par sa connaissance des variantes régionales de tel ou tel plat de l'art culinaire nippon. Il faut dire que sa mémoire était prodigieuse. Il lui arrivait de me rapporter avec de menus détails le contenu de réunions ou de conférences récentes ou anciennes où je n'avais pas été, mais cela m'impressionnait bien davantage quand j'y avais moi-même assisté. Granoff pouvait rédiger mentalement un article et le peaufiner de tête au fil des jours. Puis, le moment venu, il prenait papier et plume et en écrivait d'une seule traite le texte, clairement présent à son esprit, se donnant la possibilité de l'envoyer directement à l'éditeur sans même le relire. Cette mémoire trouvait évidemment un champ privilégié dans le domaine de la littérature psychanalytique et celui de ses auteurs. Là, il se promenait totalement à l'aise, comme s'il avait les textes sous les yeux, et aussi bien dans la langue allemande que l'anglaise et évidemment la française, chacune de ces langues lui étant aussi familière que la russe.

Granoff me donnait souvent l'impression, par l'ensemble de ses dons et par la maîtrise qu'il avait dans bien des domaines, que j'étais son portrait inversé. Ainsi était-il, contrairement à moi, doué pour le dessin, avec

la particularité que s'il écrivait généralement de la main droite, il dessinait de la gauche. En fait, il était aussi adroit de chaque main, ce qui était une qualité fort précieuse dans l'abord parfois tortueux de la mécanique. Si, pour ma part, j'étais de longue date familier de tout ce qui touche la radio et l'électronique, il disait que pour lui c'était du charabia. Sur les aspects les plus courants de la vie quotidienne, il n'était pas exagéré de dire que le point fort de l'un était le point faible de l'autre, ni abusif d'en déduire, en poussant un peu nos contrastes, que ce qui rassurait l'un pouvait angoisser l'autre et vice versa. Granoff, dans toutes les circonstances, se sentait capable de naviguer à l'aise, grâce à des repères astronomiques ou à de secrets calculs, alors que je ne pouvais que naviguer à vue. La confiance qu'il portait à l'ampleur de ses connaissances lui donnait le sentiment de pouvoir s'orienter dans n'importe quelle situation, dont il s'empressait d'ordonner l'agencement mentalement ou parfois de l'imposer de façon péremptoire, provoquant souvent ma gêne parce que je ressentais les choses bien différemment.

Granoff aimait ce qui était beau et se plaisait à toujours posséder ce qu'il y avait de mieux. Il en résultait que ce qu'il possédait était facilement haussé par lui à ce niveau supérieur, jusqu'à être parfois surestimé. Ainsi, être son ami m'exposait à être perçu par lui et souvent présenté avec des qualités que je ne me reconnaissais guère. Dans la vie de tous les jours, il attachait une grande importance à l'apparence, sous l'angle d'un respect de lui-même et de l'autre, autant que comme révérence à une appartenance dont les signes devaient être patents. Pour ma part, je tenais cela pour une attitude à laquelle il m'arrivait de consentir, mais généralement à contrecœur. De tous les traits ostensibles qui nous différençaient, certains n'étaient évidemment pas sans conséquences notables dans la vie collective. En public comme en privé, Granoff ne mâchait pas ses mots ou plutôt, s'il les choisissait avec le soin d'un homme policé et courtois, il ne déguisait pas ses idées, ni ne les affadissait jamais. Son ambition consistait à être Wladimir Granoff, ce qui n'était pas donné à tout le monde. Cela entraînait chez lui des attitudes allant de pair avec ses qualités et qu'on ne lui pardonnait pas, parce qu'il ne s'en cachait guère. Granoff avait, d'ailleurs, la particularité de ne pas s'employer à donner de lui une image édulcorée. Sans provocation, mais sans hypocrisie, l'analyste qu'il était ne se cachait pas d'être aussi l'homme qu'il était. Il ne le montrait pas, il ne le masquait pas. Ce qu'on a l'habitude d'appeler la neutralité bienveillante de l'analyste n'avait pas, selon lui, à se présenter comme une attitude oblatrice qui proposerait l'image d'un bon parent retrouvé. Granoff ne camouflait pas le crocodile derrière l'analyste, pas plus que Lacan, dont on n'attendait guère la miséricorde ou l'apitoiement, même si certains se sont brûlés les ailes à chercher à l'obtenir. Lacan mettait moins sa pratique au service du patient qu'au service de ses théories, attitude somme toute assez freudienne. Être en analyse avec Granoff menait à être pris dans son univers, c'est-à-dire son univers libidinal, présent dans son mode d'être, à l'opposé des analystes qui s'efforcent au retrait, dont je suis évidemment, et qui, pour être tentés de jouer les Ferenczi, n'en tiennent pas moins à maintenir une apparence plus conventionnellement freudienne.

S'attacher en toute occasion à défendre son point de vue poussait Granoff à radicaliser des conflits, qui ont pris parfois dans le microcosme de notre milieu des dimensions irréductibles jusqu'à cliver notre groupe de collègues en factions ennemies. Contrairement à moi, il croyait à la vertu des conflits d'idées. Lorsque, des années plus tard, j'eus l'occasion de lui faire remarquer que mon passage à la présidence de notre association avait fait disparaître nombre de tensions internes, il m'opposa qu'une société de psychanalyse sans conflits se dissolvait dans un consensus stérile. Néanmoins, sa tendance à vouloir emporter la conviction m'apparaissait plus souvent vouée à accentuer les surdités en jeu qu'à les réduire. Aussi la façon de vivre notre judéité était-elle totalement opposée. Bien que nous n'ayons ni l'un ni l'autre la moindre pratique religieuse, pour Granoff c'était un emblème à déployer, jusqu'à me sembler quelque peu ostentatoire. Promouvoir ses propres origines comme éminemment glorieuses me semblait être le travers de tous les camps et la source de l'ostracisme déploré par ceux-là mêmes qui l'entretenaient. Dieu et le Droit étant toujours du côté de celui qui parle, il me semblait aberrant de mener un combat stérile quand il était sans autre enjeu que celui de l'instant. Si Granoff estimait que c'était démentir ses attaches que de s'abstenir de les proclamer, il acceptait chez moi cette déroboade, sans doute parce qu'il savait comment, dans le passé, j'y avais fait face d'une façon dont il

avait plaisir à se penser solidaire. Cette disposition de Granoff à soutenir en toute occasion ses propres couleurs se retrouvait évidemment dans sa façon de défendre ses conceptions psychanalytiques auxquelles il pouvait consacrer beaucoup de son énergie. Il savait faire preuve d'une ardeur inentamable à prôner ce qui, à ses yeux, représentait l'essence de la psychanalyse, jusque dans ses modes de transmission. Même sur ce point nous divergions, parce que défendre une certaine idée de la psychanalyse m'apparaissait toujours équivaloir, comme par hasard, à se défendre soi-même, donc sa formation, donc sa filiation, c'est-à-dire s'employer à se montrer soumis à un choix subi. Pour ce qu'il en est de la filiation personne ne pouvait prétendre en remonter à Granoff, mais il me gênait qu'il se sente fier à ce point de la sienne. À mes yeux, ce que nous impose le profil de nos géniteurs n'a rien de particulièrement méritant, pas plus celui de notre analyse. Discuter de cela avec lui était loin de me donner le sentiment d'avoir raison, seulement celui de tenter de prendre un peu de recul par rapport à ce qui me liait à mon destin et à mes certitudes analytiques. À cela il pouvait répondre que, pour aussi souhaitable que cela puisse paraître, il n'y avait pas de choix possible et qu'il fallait de toute façon combattre pour ce à quoi on était assujetti et pour ce qu'on incarnait.

Granoff et moi ne faisons pas montre en public de nos divergences. Il était difficile de les mentionner sans nous opposer et abolir notre insolite connivence. Celle-ci nous était précieuse à se nourrir de nos dissemblances plus que de nos similitudes. Le contraste entre nos façons de voir, que nous n'étions jamais tentés d'atténuer, nous offrait le recours éclairant d'un point de vue différent jamais hostile. Ce qui anime les psychanalystes entre eux, parfois avec une incroyable causticité, révèle que d'autres certitudes que celles qu'ils professent menacent les leurs. Quant à ceux qui croient se rapprocher autour de certitudes communes, c'est souvent qu'ils se gardent d'en comparer la formulation. Glover ne finira jamais de faire entendre son éclairante leçon. L'acceptation implicite et complice par Granoff et moi de ce qui séparait nos façons de pratiquer la psychanalyse nous donnait le sentiment que cette pratique ne pouvait se régenter en dehors de ce qui fonde sa situation. Point crucial que ce constat. Au-delà, chacun agence du mieux qu'il peut ce à quoi il est arrimé. Si « Gott mit uns » a cours dans la diversité des armées avec le profit que l'on sait, chez nous, les noms de Freud, Lacan et d'autres sont semblablement pris comme justification d'attitudes assez variées. D'accord sur cela, nous divergions cependant sur ce qui pousse à citer ces éminentes références. Pour moi c'était se protéger à bon compte, tandis que pour lui c'était faire preuve de modestie envers ses prédécesseurs.

Que deux amis ne pensent pas pareillement est banal. Que leur antinomie les rapproche est moins courant, aussi avions-nous qualifié notre relation de désaccord parfait. À exclure toute discorde, nos contrastes démontraient sans défi la relativité des certitudes. Cette joute avec une pensée dissemblable était d'autant mieux venue que l'écart n'y était pas systématique. Chacun de nous y rencontra un entendement des choses qui lui révélait la tyrannie du sien. Nos dispositions contraires attestaient la domination de la conviction sur le raisonnement. Quant à la conviction, elle laissait souvent deviner une affiliation tutélaire. Saisissante révélation ! Le plus curieux de cette pratique renouvelée était que de la partager ne nous accordait pas. Alors que pour moi elle minait la validité de toute conviction, y compris les miennes sans aller jusqu'à m'en délier, pour Granoff la tolérance qu'elle lui distillait n'atténuait pas le sentiment d'une vérité à servir. Puisse cet aperçu du temps de notre engagement dans la psychanalyse communiquer un peu de ce vécu déconcertant !

Le rôle de Wladimir Granoff dans la partition du monde psychanalytique tend à s'estomper dans le temps même où il s'affirme par l'essaimage qui en procède. Sa disparition est l'occasion de rappeler son empreinte décisive sur notre milieu, où il laisse le souvenir d'une personnalité peu courante. La mort met fin à un singulier jeu de rôles. Le disparu, dessaisi de la faculté d'intervenir, perd la maîtrise de son importance. Il est fatal que son image transite alors par ceux qui restent et la réduisent à leur mesure. Les textes qui composent le présent recueil ont l'avantage de reprendre en propre la parole que Wladimir Granoff vouait au service de l'œuvre freudienne.

Séparations

Claire Trémoulet

Le 23 novembre 2013, je lisais cette lettre à Monsieur Lavie, pour son élection en tant que membre d'honneur de l'APF.

Très cher Monsieur Lavie,

Voilà plusieurs années maintenant que je viens à votre séminaire. Celui-ci s'est transformé depuis deux ans en « rencontres » qui ne sont plus placées sous l'égide du cursus ; il est devenu d'une certaine manière un « fan club », le vôtre, celui du mardi, un club en quelque sorte privé ! Avec le plaisir de se retrouver tous, parisiens et provinciaux, autour de vous.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que ceux qui le peuvent se donnent rendez-vous avant dans un café proche de chez vous. Premiers échanges avant de nous retrouver avec vous pour le séminaire proprement dit. Et nous poursuivons nos échanges sur le trottoir après vous avoir quitté, sous le soleil ou sous la pluie, dans une complicité fraternelle où l'on revisite ce séminaire. Étonnant séminaire, où l'on apprend à se connaître, à s'accepter les uns les autres, entre nous tous et chacun avec lui-même.

Mais pourquoi venons-nous ? Plus encore, pourquoi restons-nous ? Que venons-nous chercher auprès de vous, dans ce groupe, depuis si longtemps pour certains, depuis si loin pour d'autres ?

Venons-nous chercher des cours de trapèze ou de funambulisme ? Car vous marchez sur le fil, jouant avec nous, soutenu par une théorie implicite, jamais abordée de front, bien que toujours remise en question, comme nous remettons nos théories en question depuis l'enfance, de façon parfois douloureuse et angoissante. Vous avez confiance et sautez de bras en bras, de trapèze en trapèze, un filet en-dessous, celui de votre rigueur analytique, sécurisante et contenante. Paradoxe fertile que ce jeu de cirque mêlé à l'extrême sérieux de la situation, toujours dans le respect des personnes, toujours dans le respect des diversités et des intimités.

Nous venons rencontrer une parole libre, pour ensuite nous y essayer nous-mêmes, avec plus ou moins d'aisance... Facile à dire, plus difficile à émettre.

Nous venons aussi pour poursuivre avec vous le chantier des transformations silencieuses qui opèrent en nous, depuis nos premiers pas dans l'univers analytique. Et il en faut, du temps...

Un jour, vous nous avez dit : « Comprendre, c'est restreindre. » J'aime beaucoup cette phrase qui ouvre la pensée, déploie et apaise, en laissant les transferts se développer.

Vous nous permettez de jouer avec vous, de poser nos questions avec naïveté et spontanéité, en nous essayant à quitter l'apparence d'êtres logiques ou intelligents. Pour vous en effet, en analyse, les certitudes n'ont pas de valeur. J'apprécie votre humour et vos exemples cliniques, qui incarnent souvent la transgression, voire la mise en pièce de l'analyste « parfait ». Lente entreprise de désidéalisations, de désillusions. Peut-être devenons-nous ainsi plus tolérants avec nos pensées transgressives, moins méchants avec nous-mêmes.

Pour ma part, j'accepte certainement mieux de ne pas savoir ce que je fais (comme en ce moment précis, ici, devant vous tous) en tentant de vous faire entendre le travail intime en chacun des participants, en moi, alors que dans le séminaire, vous laissez entendre combien l'usage des mots est problématique.

Ce séminaire est réjouissant, bousculant ; la réflexion y est libre, sans jugement des personnes, accueillant à tout ce qui vient, sautant d'idée en idée. Et si vous venez dans ce groupe avec l'espoir de comprendre un peu

plus, vous serez vite déçus : comprendre, c'est restreindre le champ, dites-vous... Par contre, être ouvert, être là, c'est une large part de l'essentiel, dites-vous encore. Évidemment, chacun d'entre nous attache beaucoup d'importance à ce qu'il dit, sans trop percevoir l'importance que cela peut avoir pour lui, sinon dans l'après-coup. En vous fréquentant, je crois et je ne suis pas la seule dans ce cas, je crois que j'ai moins peur de mes pensées, moins peur d'affronter le pouvoir que je prête aux supposés critiques des autres. J'ose plus penser, j'ose plus parler, j'essaie de faire ami-ami avec mon inconscient, avec ce qu'il me manifeste.

Se développe dans ce séminaire, de mon point de vue, une réelle tentative de parler vrai, en essayant de dompter quelques peurs, d'ouvrir nos oreilles et nos pensées, en profitant au mieux du moment présent. Finalement : accepter d'être menés par le bout du nez dans notre rapport au plaisir, pourrait constituer un but possible.

Autre élément remarquable : votre sympathique et affectueuse audace n'hésite pas à secouer les fondements de notre métier, voire de votre statut. Et il est fréquent pour nous tous de nous retrouver sur le trottoir après le séminaire, chahutés, remués, excités ou déprimés, toujours en mouvement, tête en haut ou tête en bas. (Mais que peuvent bien penser de moi mes patients du mardi après-midi ?)

Vous posez régulièrement des questions récurrentes : Qu'est-ce qui nous pousse à parler ? Qu'est-ce qui nous pousse à nous taire ? Qu'est-ce que la pensée ? D'où nous vient-elle ? Vous n'avez pas de réponse, heureusement ! Tant et tant de questions évoquées dans ce lieu nous entraînent dans le jeu de la cure, sans récuser aucune de nos pensées, même les plus folles, les plus gamines, les plus naïves, le plus illogiques, les plus stupides... Qui n'espère pas de réponse rassurante, du savoir, prêt à sacrifier sa liberté contre une tranquille conformité ? Non, rien ne viendra, au contraire, vous nous encouragez à prendre le risque de la solitude, de l'affrontement aux feux de l'amour. Et c'est un exercice bien acrobatique qui demande souplesse et entraînement régulier !

La psychanalyse ? Une maladie qui se prend pour un traitement ! « Aide-toi, le ciel ne t'aidera pas ! » La psychanalyse, dites-vous encore, c'est décevant et c'est tant mieux !

Ces rencontres du mardi sont aussi des moments rassurants. Votre salon et sa terrasse (où, dites-vous, vous avez dressé vos fleurs à s'arroser toutes seules !), les tableaux de votre femme, encadrent ces moments où nous essayons de jouer tous ensemble, sans trop nous défendre sans bien savoir de quoi, sinon de nous-mêmes. Vous nous autorisez de la même parole authentique que celle que vous énoncez vous-mêmes, déjouant sans cesse la tournure toujours « déplacée » de ce qui se dit. Et sans jugement, ce dont nous nous chargeons chacun pour nous-mêmes !

Pour terminer je me dois de constater que ce lieu irradie sur l'ensemble de ma pratique clinique et sur les échanges dans les autres lieux de rencontre que propose l'Institution, tels que séminaires, supervisions, discussions avec les collègues.

Et bien au-delà : mais ici s'ouvre le domaine de l'intime sur lequel je m'impose le silence.

À mardi pour la suite de nos rencontres !

Aujourd'hui, je le lui dirais de la même façon, avec la même émotion.

Mais les circonstances sont tout autres. Je dois changer la fin, toujours dans l'intime, face à la définitive séparation de la mort.

Non plus « À mardi », mais « Adieu, Monsieur Lavie, et Merci. »

Allocution prononcée à la mémoire d'Angelo Bejarano

*par le Président de l'APF, Jean-Claude Lavie lors de la séance scientifique
du 27 janvier 1981*

Ce soir, ici, personne sans doute n'ignore la perte que vient de faire notre Association. Cependant je ne puis ouvrir cette réunion scientifique avant que nous ayons eu une pensée en commun concernant Angelo Berajano, qui à l'APF était le collègue de tous et l'ami de beaucoup.

La mort ne saurait faire dérogation aux lois de la vie. C'est parce que nous préférons ne pas trop y penser qu'elle nous apparaît comme un chaperon inéloignable de tous nos jours, en ce que généralement on la ressent comme restreignante, alors que souvent elle nous exalte, notamment à l'occasion de ce que nous avons à transmettre. Que la présence de la mort soit manifeste ou latente, elle est constante dans son risque inéluctable qui oriente le sens de nos vies. Pourtant, même prévue, sa rencontre est toujours un choc, tant elle déconcerte par l'évidence qu'elle nous impose de l'irréversible, et de la limite absolue.

Ce soir, cette place vide parmi nous est une incitation à ne pas trop oublier que la place que nous occupons chacun sera un jour par nous désertée. Cette place qui est vide ce soir sera suivie d'autres places vides – toutes – comme elle a été précédée d'innombrables places devenues semblablement vides.

Nous ne saurions oublier que c'est de places aujourd'hui vides que nous est venue la psychanalyse, notre doctrine, notre pratique, notre éthique. Ainsi sommes-nous réunis au passé par cette succession d'absences, dont nous gérons justement la succession. N'oublions pas que pareillement nous sommes le passé du futur et que, bien que de façon difficilement appréciable, nous participons de ce qui fécondera les temps qui nous suivront.

Cela, qui constitue l'ordre des choses, doit retenir notre attention en tant que nous constituons un groupe. En tant qu'Association psychanalytique de France, la dynamique que nous nous employons à animer voit sa finalité nous dépasser individuellement. Nos options, nos choix personnels ne peuvent manquer de se situer dans notre démarche commune, davantage même, naître de cette démarche commune qui nous fait parler, écrire, nous spécifier, nous identifier. Et Dieu sait si aujourd'hui, dans notre domaine, la maintenance de notre lignée commune est à fortifier.

Celui qui, ce soir, reste présent parmi nous par le manque même de sa présence, Angelo Bejarano, a fait partie de l'APF à ses débuts même. Devenu membre, il a participé activement et régulièrement à nos activités scientifiques, à nos activités de formation, à nos activités administratives. Entre autres, il a été un Secrétaire général de notre Association, attentif et sûr, comme il était un interlocuteur attentif et sûr, attentif justement à ce qu'il était comme interlocuteur.

Nous sommes chacun ce que nous sommes. Ce que sont les autres atteste, par contre, moins de ce qu'ils sont qu'à travers ce que nous en percevons et ce que nous en faisons ce que nous sommes nous-mêmes. Cependant certains, dans la rencontre que nous avons avec eux, affrontement ou alliance, peuvent susciter nos manières les moins soutenables, comme d'autres se trouvent relancer nos côtés les plus féconds.

Comme interlocuteur, contradicteur, Angelo Bejarano, pour sa part, revenait avec insistance sur cet aspect transfert-contretransfert, dynamique majeure de la situation analytique. Il était, parmi nous, celui qui nous rappelait sans cesse, justement, à quel point ce que nous percevons des autres, des patients particulièrement, reste lié à notre structure, à nos attentes, à nos craintes, à nos méconnaissances.

Là où nous pensons être interpellés, là nous répondons. Du coup nous incitons l'interlocuteur à ainsi occuper la place où nous le percevons. On voit la charge que l'on prend en prenant la parole, en intervenant, en interprétant. On voit le cercle vicieux qui peut s'instaurer et combien notre perception du patient, laquelle se traduit dans nos prises de parole, peut le maintenir dans la répétition au contraire de l'interpeller ailleurs.

Ceux qui ont entendu Angelo Bejarano ont pu mesurer, derrière la douceur de sa voix, la constance de cette conviction, et derrière la modestie de son ton, la fermeté de cette position.

Ne regrettons pas son absence, en l'occurrence, regretter est stérile. Continuons plutôt à entendre sa voix nous rappeler l'importance de cette composante de la réalité... de notre perception... de l'autre.

Ainsi serons-nous enrichis plus qu'appauvris par cette disparition. Ainsi rendrons-nous à Angelo Bejarano le plus juste des hommages, tout en maintenant sa participation à notre travail commun.

Belle envolée

Maurice Borgel

Cher Jean-Claude Lavie,

Juste une brève, comme on dit dans le langage journalistique car je ne pense pas que vous soyez friand d'éloges convenus. Je ne vous ai pas beaucoup connu mais je tenais à vous adresser ce message d'amitié, où j'ai choisi d'évoquer quelques souvenirs.

On m'avait mis en garde contre votre influence dangereuse pour le jeune analyste que j'étais alors, compte tenu de votre goût pour le paradoxe, comme s'il avait fallu recommander à un novice d'avoir des certitudes, comme si, dans une pratique débutante, on ne devait recevoir qu'un enseignement formaté et formatant. Il paraissait nécessaire à cet analyste senior, de m'avertir du danger de la confrontation à une pensée empreinte de « contradictions, d'étrangeté, d'extravagance ou de bizarrerie », définition du paradoxe.

Est-ce votre talent de trapéziste qui vous autorisait cette souplesse dans la pensée ? Mouvements du corps, métaphores de mouvements de sens, permettant de balayer un plus vaste panorama dans une grande liberté de penser.

C'est à votre séminaire que je vous ai rencontré pendant quelques années, pas très longtemps mais suffisamment pour percevoir cette ouverture à l'écoute de l'infantile, jusqu'à celle de l'enfant dans l'adulte.

J'imagine que cette nécessité de non-assujettissement vous a amené à quitter Lacan et son école, tout en restant fidèle à son enseignement dans son intérêt pour le langage.

Vous étiez très en colère quand vous avez été chassé de Tiphaine avec l'équipe de Smirnoff, fondateur de ce lieu précurseur d'une pratique analytique gratuite dans le public, du fait de l'irruption, à la mort de Daumezon, d'une orientation psychiatrique intolérante à une pratique psychanalytique non lacanienne, et même à l'analyse. J'y travaillais en tant que thérapeute et j'ai pu y exercer longtemps dans un esprit APF, tout en y repérant les effets de clôture du travail analytique, produits par cette éviction.

Vous avez été encourageant dans votre écoute lorsque j'ai présenté, à mon arrivée à l'APF au séminaire des Mardis de la pratique, un patient autour d'un thème que j'étais bien loin de maîtriser : la fin de l'analyse. Je vous prête à ce titre une tolérance aux errements des jeunes analystes mais une intransigeance si vous y perceviez une arnaque.

Pendant la période où j'assistais à votre séminaire, j'ai écrit un texte – « Témoignages » – où vous avez immédiatement relevé la force de vérité de la parole d'un adolescent chinois, émigré en France dans des conditions dramatiques, qui m'avait dit au cours d'un psychodrame : « Je dois conserver » en désignant sa poitrine comme lieu de préservation de cette période de sa vie.

C'est sans doute ce refus de toute idéologie meurtrière qui a conduit votre engagement dans la Résistance. Vous avez choisi de vous nommer Lavie. Est-ce « l'Amour », l'amour du vivant, de « l'Espèce Humaine », en référence à R. Antelme, qui vous a conduit au choix de votre nouveau patronyme ? Je prête cette raison à votre décision même si je peux vous en imaginer bien d'autres.

Au plaisir de continuer à vous lire.

Penser du côté de Lavie

Jean-Philippe Dubois

Même si, dans les écoles maternelles ou primaires, beaucoup d'enfants ne s'en privent pas, on ne joue pas avec les noms propres... du fait même, le plus souvent, qu'on ne se les soit pas choisis... Jean-Claude Lavie, les circonstances aidant, s'était choisi un nom de scène et, en tant qu'analyste, il lui allait bien.

Il aimait les mots d'esprit et l'esprit des mots. Il inscrivait cet intérêt dans sa pratique de psychanalyste et dans ses fonctions d'en transmettre quelque chose... dans l'idée même d'un « ce que parler veut dire », mais sans en faire un système théorique tarabiscoté, à la manière d'un Lacan (orateur de sa pensée). Là où Lacan voulait faire école, selon les données d'une nouvelle forme de préciosité ou de sophisme, La vie savait transmettre sans emphase autour de l'expérience-même de la cure, là où, dans un premier temps, le dire importe plus que ce qui est dit. À ce titre, sa lecture du *Witz* freudien apparaît elle-même plus pertinente que celle de son propre analyste. L'idée d'un « trait d'esprit », dont il peut s'avérer utile de faire usage dans une perspective interprétative ou de construction dans la cure, étant, du côté de Lavie, plus féconde que chez Lacan. Pour ce dernier, en effet le *Witz* apparaissait bien comme le prototype d'une structure de l'inconscient « comme un langage ». Mais pas que... serait-on tenté de dire. À écouter Lavie, par exemple dans le dispositif de son séminaire, il devenait impossible de devenir « lacanien », de souscrire à la formulation de certaines données théoriques, qui pour être brillantes ou même assez justes du point de vue d'une philosophie psychanalytique, d'une lecture de Freud ou de l'usage de la parole en général, ne parvenaient pas vraiment à rendre compte d'une clinique ou d'une pratique de la cure, sur le « divan de la scène¹ » ou dans celle du fauteuil. À écouter Lavie, on comprenait qu'il se soit lui-même démarqué des positions théoriques de Lacan, non pour des raisons de pouvoir ou de rivalité - comme cela a pu être dit, encore récemment - mais pour des raisons de conception clinique de l'exercice et du travail de la cure. Le point aveugle de la théorie lacanienne résidait surtout dans l'idéalisation de la langue et l'oubli que le sujet pense et se pense, certes avec sa parole, mais aussi à partir d'un moi/corps, et de représentations imaginaires (cf. la figurabilité du rêve), consciemment comme inconsciemment.

Jean-Claude Lavie, quant à lui, s'y entendait à déjouer les ruses des fonctionnements inconscients de la pensée et de la parole de ceux qui avaient pu être amenés à s'engager avec lui dans une cure analytique. Ces ruses qui font que tout un chacun peut en être venu à se sentir mal dans sa vie, dans sa peau, à se mentir à soi-même, à ne plus comprendre ce qu'il sent, dit ou fait... à souffrir, au fond, de la duplicité-même, inhérente au fonctionnement de sa pensée. Ce que tout un chacun peut être amené à ressentir en soi et pour ou contre soi-même, le plus souvent affectivement. Cela, même chez celui dont la première précaution ou opération psychique (*a priori* plutôt défensive), serait de faire taire en soi l'affect et son expressivité, celui-là même qui préfère penser qu'il a toujours raison ou de bonnes raisons d'être ce qu'il est... ou de dire ce qu'il dit et qui a tôt fait de se leurrer lui-même comme en première intention, faute de s'être mis à l'épreuve du divan et de celui qui l'écoute plus qu'à celle du premier sphinx venu... Ainsi Jean-Claude Lavie savait-il rendre compte du travail de la fonction inconsciente, travail secret aux yeux et aux oreilles même de celui chez qui il s'opère...

Lors de son séminaire dans l'appartement de l'avenue de l'Opéra, quand le silence inaugurait certaines séances, Jean-Claude Lavie avait dit : « Ah oui ! Vous ne dites rien... ! Vous avez peut-être peur de dire des bêtises... mais vous savez bien que ça ne vous empêche pas d'en penser ! », rappelant à l'occasion combien toute prise

1. J.-C. Lavie avait utilisé l'expression lors d'une de ses dernières conférences, donnée à l'APF, pour qualifier, en l'occurrence, sa position devant un parterre de collègues, plus jeunes que luiTM Même s'il donnait souvent l'impression d'être plus jeune que nombre de ceux-làTM

de parole n'était pas simple et du même coup, combien souscrire à la consigne de la règle fondamentale n'était également en aucun cas aussi simple ou évident que cela pouvait paraître.

Au début de ma participation à ce séminaire, il m'arrivait parfois de parcourir les tranches des livres de la bibliothèque lorsque la position de mon siège le permettait. Et je croyais voir plein de livres à propos du « NEZ », me demandant alors si j'étais tombé là chez un disciple de Fliess, avant de me rendre compte, après quelques séances, qu'il s'agissait en fait d'ouvrages sur le « ZEN »... De fait, Lavie dans l'exercice de son séminaire, pouvait avoir une position de maître zen, toujours un peu mystérieux, toujours analyste, à l'écoute, aidant à penser l'acte analytique.

Le *Qui je... ?*, titre de son premier ouvrage, pouvait s'entendre en tant que la question que l'analysant vient se poser à lui-même dans la cure et par la cure. Une question qui procède moins d'une quelconque « psychologie du moi » ou « évaluation surmoïque », que d'un « connais-toi toi-même » socratique, s'intéressant aux modalités de pensée du sujet lui-même, dans l'usage qu'il fait de sa mémoire, de sa parole, de ses modalités de percevoir et de penser, notamment par le biais des identifications. « Qui je suis ? » peut dès lors s'entendre à la fois du verbe « être » et « suivre » : à qui « je » s'identifie-t-il pour être et penser ? Le moi étant fait d'emprunts et d'empreintes, comme l'évoquait Pascal, chacun peut y apprendre de lui-même et de l'autre, pour lui-même et s'en trouver surpris, au-delà de la tendance à la duplicité de toute pensée tentant de se formuler comme elle se présente à l'esprit.

Lavie mettait le travail des différentes formes d'identifications et des données affectives au centre de la théorie et de la dynamique transférentielle de la cure, au centre des mouvements processuels. Si on reprend les intitulés de ses séminaires, on ne peut avoir de doute sur le fait que son intérêt portait avant tout sur les questions de cliniques, de pratiques ou de techniques analytiques... Plus en tout cas que sur des données théoriques ou métapsychologiques fondées sur un point de vue économique (les pulsions...), topique ou paralinguistiques (les signifiants...). Il s'agissait donc de rendre compte du fait de l'analyse, de son point de vue et de sa perspective, mais en changeant un peu les formulations, sans en référer trop aux concepts parfois ambigus. Mieux saisir comment fonctionne la pensée, l'usage qu'elle fait de ses modalités associatives et mnésiques pour se réaliser. Comment ça marche !

Lors de mes démarches d'admission à la formation de l'APF, j'étais venu en train pour mon entretien avec Jean-Claude Lavie. Je me trouvais dans ce qu'on appelait alors un compartiment de chemin de fer, avec une famille au complet : les parents et deux petites filles, chacun absorbé dans la lecture de son livre ou de son magazine. Rien ne s'était vraiment dit pendant les quatre ou cinq heures de trajet à l'époque... sauf à un moment précis, quand une des deux enfants, interrompant sa lecture et relevant brusquement la tête, demanda à ses parents : « c'est quoi un transfert ? » ce à quoi sa mère répondit laconiquement sans lever la tête de sa propre lecture : « c'est aller ailleurs... ! »... Je fus tout à fait ébahi, comme s'il s'agissait là d'une interprétation qu'on était en train (sic) de me formuler... et je racontai l'épisode à Jean-Claude Lavie dès le début de notre entrevue. Notre échange ne fut qu'assez court par rapport aux précédents et lorsque je m'en étonnai en me relevant, il me répondit, « ça pourrait aussi bien durer très longtemps... » Ce qui me parut une remarque tout à fait justifiée...

Jean Claude Lavie

Josef Ludin

Jean-Claude Lavie était celui qui faisait la différence. Il n'avait qu'une seule ambition, celle d'être à tout instant psychanalyste. Il y avait une radicalité dans sa façon d'être analyste qui m'a toujours fasciné et je m'étais dit qu'il n'y avait pas d'autre manière d'être analyste : la psychanalyse n'a pas une heure de clôture. C'est seulement avec l'humour que le psychanalyste est capable de garder un peu de distance avec sa pensée et son activité. Jean-Claude Lavie était le psychanalyste qui témoignait du fait qu'une psychanalyse sans humour risque de devenir autre chose que la psychanalyse.

Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, c'était sur le conseil de Wladimir Granoff. Lavie était mon troisième rapporteur lors de ma candidature. Je sonne, il m'ouvre la porte, je lui tends la main, il fait avec la sienne le geste qui m'indique la direction en entrant dans son appartement. Le long couloir, son cabinet. Je suis irrité qu'il ne donne pas la main. Il ne dit rien, me laisse prendre la parole, je bafouille dans mon mauvais français quelques phrases maladroites – « je suis ceci et cela, je viens de là-bas. » Il ne dit toujours rien et m'accompagne après une trentaine de minutes à la porte en disant que je pourrais le recontacter si je voulais lui dire quelque chose. Complètement démoli, quelques jours après, j'ai pris tout de même courageusement le téléphone pour fixer un nouveau rendez-vous. Pareil. Il ne dit toujours rien et me revoilà en train de lui raconter que je suis ceci et que je désire cela et que je ne sais pas pourquoi mais quand-même... En allant vers la porte de son appart après ce deuxième rendez-vous, j'ai pensé : ça y est. C'est fait. Il ne m'aime pas, j'ai raté – et pourtant, à la dernière seconde, j'ose lui dire : vous me faites peur, Monsieur. Du coup, il a souri et il a dit : là, vous me parlez.

Une fois que j'ai été admis à l'Institut de formation de l'APF, j'ai voulu comprendre ce que ce Monsieur voulait me dire et j'ai participé à son séminaire. Son séminaire était plutôt une séance de groupe analytique qu'un séminaire. Il arrivait – souvent accompagné par sa femme – les deux s'installaient et il se taisait comme si on était en séance. Une fois j'ai eu la chance de me venger : nous sommes arrivés à l'heure exacte de son séminaire, nous avons sonné mais personne ne nous a ouvert la porte. Tout le monde est parti, un peu hésitant. La fois suivante, il s'installe et se tait comme d'habitude. Nous avons attendu une explication de son absence, mais il a pris la parole en disant qu'il se taisait parce qu'il n'avait rien à dire. Et là, j'ai saisi ma chance de lui répliquer que normalement on se tait parce qu'on a quelque chose à dire. Il n'a pas répondu mais j'ai senti que ça lui a plu. Par la suite, Jean-Claude Lavie est devenu mon second superviseur. Il m'a encouragé à travailler avec ma réalité psychique, avec mes associations, mes idées incidentes, à prendre tout énoncé du patient au niveau du transfert. Il m'est arrivé de penser qu'il était kleinien à son insu. Tout est dans le transfert, le transfert instaure une situation totale, contre-transfert et transfert faisant un amalgame indifférencié. Un peu psychotisant, me disais-je. Mais ce qui faisait la différence entre Jean-Claude Lavie et une idée totalisante du transfert, c'était, en fait, l'humour. Le monde kleinien et c'est peut-être l'essentiel, est un monde sans humour, sans distance. La première chose combattue par n'importe quelle forme de totalitarisme, c'est l'humour, seule force contre l'impact ravageur du surmoi. À part cette gigantesque idée du transfert quant au reste – et là j'ai été étonné – le reste, m'a-t-il dit, c'est l'interprétation et il a précisé : le reste, c'est le complexe d'Œdipe. On interprète avec le complexe d'Œdipe. Un Freudien orthodoxe, me disais-je. Pourtant, concernant son héritage analytique, il y avait surtout Lacan ! Lacan, disait-il, Lacan, c'est exactement Freud. Je n'étais pas d'accord mais j'ai compris que, pour lui, c'était comme ça.

Pourquoi n'ai-je pas osé lui rendre visite, après tant d'années, alors qu'une fois, pendant des vacances dans les années 1990, nous nous étions rencontrés en Italie et une autre fois nous avons déjeuné ensemble au Ritz où il allait nager. Une fois, j'ai réussi à obtenir un mot privé – moment rare. Je ne sais pas pourquoi, je lui ai demandé s'il était déjà allé en Allemagne. Sans la moindre marque de rancœur, il m'a dit que oui, à la fin de la guerre, à Munich. Aucune chance d'aller plus loin, d'en entendre plus. Évidemment que je voulais en savoir plus – la guerre, les persécutions, sa famille, sa judéité, sa découverte de la psychanalyse. Impossible de lui faire sortir un mot.

Sinon, au-delà de ces années de ma formation, aucune socialité, moins encore d'intimité. Il restait mon formateur, j'ai conservé un transfert très œdipien à son égard. Une fois, en sortant de ma séance de supervision, je m'étais dit : c'est fou comment il ressemble à mon père. Lors d'une pause d'un de nos grands événements scientifiques, je lui disais qu'il était fatigant d'écouter tous ces discours. Sur le coup, il m'a répondu : c'est parce que vous écoutez. Moi, je n'écoute pas, j'entends ou je n'entends pas, écouter est fatiguant. Ses interventions étaient malgré lui, toujours des interprétations et toujours avec un clin d'œil humoristique. Nos caractères étaient très différents – pourtant j'ai beaucoup appris de lui, souvent été surpris et quand je repense à certaines de ses interventions, je me retrouve en train de rire.

Une fois, il m'a fait un compliment, du moins c'est ce que j'ai ressenti : il a dit que j'avais « des considérations très étendues ». J'ai répondu que je venais de loin. Il est parti et c'est comme si un voile se posait sur mes souvenirs. Un de plus. Un grand merci.

22, avenue de l'Opéra

Mathilde Girard

Je me suis souvenue de lui quelques semaines avant sa mort. Je me suis souciée, comme soudain on est rappelé brutalement à la mémoire d'un être, d'une présence, d'un corps, auxquels on a été intimement lié – dans l'amour, le plus souvent – mais dont on a eu le temps de se défaire, dont le temps même a effacé les détails et les traits. Je ne pensais plus à lui. Je ne savais pas où il était, dans quel recoin de mes pensées. Il était toujours à la même place. Assis à son établi, légèrement surélevé, perché au sommet de l'Opéra, comme un oiseau le regard calme, à contre-jour avec toute cette lumière qui entraînait là et parfois des livres, des dictionnaires qui tombaient de la branche avec un gros bruit, alors il redescendait les chercher et je sentais son mouvement derrière moi – il n'arrêtait pas de bouger, corps et pensée.

Et ce jour-là il était revenu à moi brutalement, avec l'urgent d'une émotion ancienne, manque insupportable, enfance renversée d'un coup sur le présent, comme si je l'avais laissé seul au milieu du carrefour de l'Opéra, regrettant de l'avoir oublié, m'en voulant de ne pas l'avoir aimé davantage – et me demandant soudain pourquoi on ne se voyait plus, pourquoi je l'avais quitté.

Pour lui qui ne demandait rien, qui ne pesait pas, qui devait même être plus léger que moi qui n'étais pas lourde, pour lui qui faisait toujours bifurquer la demande d'amour dans les mots, ce jour-là j'éprouvais soudain un manque brûlant, un vrai besoin de regard et de chair. Je me demande comment le souvenir grandit et s'enflamme. Par quelle nouvelle combinaison de pensée une image remonte et s'émeut d'un coup alors qu'on pensait être en paix, doux avec ce souvenir, guéri ou consolé. Par quel coup de sonde ai-je accédé ce jour-là au manque, à la peur, à l'angoisse que j'avais en sortant de son bureau de ne jamais le revoir, tous les jours avec cette peur qui était la mienne (celle d'une histoire d'enfance), mais qu'il m'autorisait à vivre puisqu'il était déjà vieux. Il pouvait mourir.

Ce jour-là donc j'approchai en pensée cette terreur prise et cachée dans le transfert : désir et manque, attraction et renoncement ; peur pour la vie d'un homme qui ne voulait pas qu'on s'attache. Pas de poignée de main. Pas d'exigences de cadre. Aucun point de sa pensée figé par l'Institution. Psychanalyste comme par hasard, en passant, parce que tombé là, parce qu'impossible d'être libre dans le langage autrement que posé sur la branche. L'analyse à condition de lui et moi, de notre seule relation, du fait d'être là et de se parler, la confiance absolue en cette situation et son histoire.

Je voulais rencontrer le chef de la tribu et être reconnue de lui. Je voulais connaître les règles du jeu et sauter des classes. Après, c'est arrivé en moi comme la préhistoire et les dieux égyptiens, une parole qui venait vraiment de très loin parce qu'elle ne s'appartenait pas et qu'il avait conscience, envie en tout cas, que ce soit ça notre histoire : des histoires qu'on se raconte, pas des chagrins ; des blagues juives, des anecdotes, des faits historiques, des phrases qui ont lieu à côté de ce qu'on veut dire, des diversions. Pendant ce temps-là, mon regard balaye la trame élimée du tissu qui recouvre les murs, couleur parchemin. J'entre dans la trame des Anciens. Je m'arrête sur la petite statuette noire accrochée face ou à droite de moi je ne sais plus, en même temps que la cabine du bateau perché se laisse secouer par les bourrasques de l'Opéra – avec toujours quelque part l'ombre d'un homme qui marche sur les toits. On dirait que la cabine pourrait se décrocher. Si ça arrivait. Que le toit se décolle de la maison. Que les pensées se décollent de moi et que je me décolle de mes phrases. Quand je me relève j'ai le tournis, du vent dans la tête.

Je l'écoutais comme si c'était la dernière fois. C'était mon désir traumatique. Mon transfert caché. Ce que je ne lui disais pas. Préférant lui dire tous les autres chagrins et toutes les autres peurs que je m'étais trouvés,

d'abandon, de séparation. Accumulation de terreurs primitives qui recouvraient celle de le perdre, lui, au milieu d'une phrase. J'acceptais en échange d'apprendre que la phrase d'amour sera toujours coupée.

C'est ça que j'ai appris. À couper la phrase d'amour au milieu pour ne pas attendre la réponse, pour rester à côté de la demande et de l'effroi et du malentendu inévitable. J'ai été courageuse. J'ai pensé qu'il voulait me donner cette force-là, la force de ne pas croire à tout ce qu'on dit par exemple. Et alors, j'entends qu'il manipule un petit objet derrière moi, qu'il fait tomber un stylo, tandis que la femme de ménage commence à passer l'aspirateur derrière la porte. Pendant qu'il va répondre au téléphone, je l'imagine en Grèce où je sais qu'il part en vacances, où l'on m'a dit qu'il avait ses habitudes. Certains détails de sa vie privée m'ont été ainsi dévoilés par des frères et sœurs dont je dénie l'existence, pour entrer dans le fantasme d'être la seule, en tout cas à ce moment-là, la seule à veiller sur lui.

Il y a eu des travaux et des vacances. Il y a eu des absences. Je me souviens de l'ascenseur. Et même qu'il y en avait deux, dans le grand hôtel. Impossible de comprendre qui vivait là, des entreprises, des familles et des clandestins. Atopie littérale de ce lieu qu'on ne peut pas négliger dans l'espèce de dépaysement radical de l'analyse avec lui. Comment était-il arrivé là ? Et tous ces mètres de couloir, toutes ces portes et ces chambres, tous ces nombreux voyageurs qui semblaient être restés malgré eux, quelque chose d'Alphaville, le film de Jean-Luc Godard. Les numéros dorés encore accrochés aux portes. Lequel était-ce d'ailleurs, le sien ? Je confonds l'étage et le numéro de la porte. Je mélange les deux ascenseurs, les deux étages possibles pour arriver chez lui. On connaît tous cette écriture locale du sentiment, cet enchevêtrement d'affect à la poignée de porte, au bouton de la sonnette, cette angoisse du temps qui saisit les jambes quand on monte l'escalier et qu'on ne sait plus quel âge on a, ce qu'on fait là, qui retrouver. Mon souvenir est unique mais on est les mêmes. On est seul. On a perdu quelque chose, on se demande ce qu'on va dire, et on a soif.

Il y a eu des travaux et des vacances et encore des absences. Et des absences qui me terrifiaient malgré le courage que j'avais gagné et les frères et sœurs qui me disaient que tout allait bien. Je me suis enfuie un jour sur le parvis de l'Opéra, un peu plus tard. C'était la peur et aussi la crainte de voir s'user un savoir qu'il m'avait transmis. C'était le fait d'une interruption qu'il fallait que j'applique maintenant pour moi seule, et pour nous.

Je suis partie sans me retourner au milieu de la phrase, la phrase s'est poursuivie ailleurs. Elle retrouve maintenant dans l'écriture son début d'amour et son personnage.

Pour finir, si tout cela peut s'écrire, c'est peut-être propre à l'analyse, avec Lavie : qu'elle n'appartient à personne, ni à moi ni à lui et que nous aurons été les interprètes temporaires d'une scène toujours en cours, dans laquelle on entre comme dans un train en marche.

Bon, ben d'accord !

François Hartmann

J'ai fréquenté le 22 avenue de l'Opéra une vingtaine d'années.

Quand on aime on ne compte pas.

Lorsque je pense à Jean-Claude Lavie je pense à quelqu'un d'étrange, son visage, sa manière de pencher la tête, l'inflexion de sa voix, ses interventions à l'APF assez déconcertantes et qui semblaient pourtant bien maîtrisées.

De ces années d'analyse, qu'ai-je retenu ? Il faut bien dire quelque chose.

Alors, spontanément, une anecdote et un rêve.

L'anecdote. J'étais pris dans les méandres de mon hésitation, arrêter ou pas l'analyse, partir ou pas. Jean-Claude Lavie avait le don de me rattraper, était-ce la pratique du trapèze qui suppose, du moins je le crois, d'être toujours *in extremis* dans ses actions ?

À la suite d'une longue procrastination bien argumentée de ma part, il s'exclame tout de go : « Bon ben d'accord ! »

J'ai été soufflé par son intervention, c'est incongru me suis-je dit, c'est une intervention en rupture avec ce qu'on peut attendre de la parole d'un analyste titulaire, fondateur qui plus est, jamais je n'aurais cru ça de lui.

J'ai reproduit, je l'avoue le style de son intervention, un jour, avec une patiente qui me relatait ses malheurs de long en large, séance après séance pendant des semaines, des mois, voire des années : « Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? » lui dis-je emporté par mon élan. « Ce n'est pas à vous de me dire ce genre de choses » me répondit-elle avec une réactivité que je ne lui connaissais pas, un « échange » direct qui a fait date dans l'analyse, pour elle comme pour moi.

« Bon ben d'accord » il devait réellement en avoir marre, mais combien d'années pour que le réel émerge enfin dans son expression la plus pure ?

Un rêve maintenant ou une réalité ? Je ne savais pas quel statut donner à ces images. Dans ce rêve-réalité, Jean-Claude Lavie passe à *Apostrophe*, il y présente son livre : *L'Amour est un crime parfait*. Je revois son visage étrange, hors temps, s'imprimer sur l'écran et Bernard Pivot l'interroge : « Vous êtes un élève de Lacan ? »

Lui un élève ? Comment l'imaginer en élève.

Il intervenait avec une certaine récurrence et une pointe de philosophie sur le besoin qu'a l'être social de se conformer.

Il y avait à côté de son fauteuil un nombre incalculable de fils électriques. De temps en temps j'entendais un bip qui provenait d'on ne sait quelle machine. Il essayait bien de le couper, mais ça ne marchait pas toujours, et la séance pouvait se terminer avec ce satané bip irrésistible.

Anecdotes, bon mots, originalité, éternelle jeunesse, c'est une manière aujourd'hui d'évoquer mon analyste et de lui rendre hommage mais ce fut pour moi une longue et douloureuse analyse avec un homme qui avait cette légère inflexion dans la voix ou s'entremêlaient une pointe d'humour et de rigueur.

Mon père a 98 ans, lui 99. Ils se suivaient d'un an. Mon père est encore là, non pas sur un char de la 2^e D. B. mais dans un camp près de Berlin, après avoir pris la fuite en refusant de devenir un « malgré nous » Alsacien.

Un père, qui ne m'a parlé que très récemment et avec beaucoup de détails de la marche de la mort.

Je remercie Michel Gribinski de m'avoir fait connaître Jean-Claude Lavie. Je pense à cette étrangeté, celle qui me semblait présider à ces interventions, celle qui me semblait entourer les fins de séance sans parole liante, heureusement cela arrivait de temps à autre, une suspension étrange dans laquelle lui et moi nous nous quittions.

Une forme de suspension sans contours, sans mots, sans images, rien à quoi se raccrocher. Je reprenais forme progressivement en sortant sur le boulevard et en regardant l'Opéra qui me faisait face au loin.

Désaccord, dysharmonie, ce fut pour moi une expérience si riche que ma claudication psychique puisse trouver un lieu où se mettre en mouvement.

Jean-Claude Lavie nous a quittés, bon ben d'accord et je reste pour le moment personnellement attaché à ce halo de fin de séance que rien, pas même les mots, ne viendra dissiper.

La séance suivante

Dominique Billot

Pendant des années – beaucoup d’années – la fin des séances fut scandée par mon analyste de deux mots brefs et concis : le renvoi au jour de la séance suivante.

Je me levais et réglais ma séance en déposant l’argent sur la commode, tandis que Jean-Claude Lavie se dirigeait – ou non – vers la porte de son bureau pour l’ouvrir, selon qu’elle était fermée ou non, me laissant m’engouffrer dans le long couloir jusqu’à la porte d’entrée. J’avais vite perçu, dès les entretiens préliminaires, son style, différent de celui de mon analyste précédent, avec sa poignée de main ferme quand il me accompagnait à la porte.

Impossible d’échapper à la dissymétrie et à une certaine distance !

Ce rituel, par son effacement ce jour-là, est venu donner à la dernière séance toute son intensité et sa marque.

Quelques mots drôles pour me dire que cette fois il n’y aurait pas d’autres jours. Jean-Claude Lavie a ouvert la porte de son bureau et m’a tendu une poignée de main chaleureuse et soutenue, accompagnée d’un grand sourire venant par-là me signifier la fin de cette analyse.

Aujourd’hui encore je reste surprise qu’un des moments les plus intenses de cette analyse ait été cette dernière séance, le propos humoristique pour clore la séance, propos qui a fini par basculer dans le refoulement et la sensorialité de l’au revoir. Une dernière séance toute à la façon de Jean-Claude Lavie : rieur et plein d’humour, pertinent et froid et tout autant chaleureux.

Avant l'orage

Bernadette Ferrero Madignier

Jean-Claude Lavie, psychanalyste, membre fondateur de l'APF aux côtés de Wladimir Granoff et de quelques autres... Un homme dont les défis n'ont eu d'égale que sa présence discrète et engagée.

Juillet 2020. Chambon-sur-Lignon. Dans cette région cévenole, haut lieu de Résistance, terre d'accueil pour tant et tant d'exilés, une voix amie me dit : « le journal annonce la mort de Jean-Claude Lavie. » Cette nouvelle survient en un lieu nommé Jardin de la mémoire¹, site à ciel ouvert menacé ce jour-là par l'orage. Rien ne vaut la nature pour dire la quintessence : un frémissement souffle déjà de la bruyère à la prairie fleurie... L'émotion monte.

Secousse. L'orage éclate. Tremblement de terre...

Regrets, tristesse, chagrin... Un homme comme lui ne peut mourir !

Pourtant... C'est bien parce qu'il était vivant, parce qu'il était si vif, qu'il peut mourir... malgré lui et malgré nous !

Il en est donc ainsi, aucun échange ne sera plus jamais possible. Seules, nos pensées et ses écrits demeurent...

Pourquoi ai-je dit un homme quand il s'agit d'un analyste ?

Un analyste, un homme, présence de l'homme chez l'analyste.

Je me souviens que sans relâche, cet analyste jouait, traquait « les vérités ». Était-ce vraiment toujours un jeu ?

Je me souviens de nos échanges lors d'une rencontre lyonnaise autour de quelques-unes de ses pensées... Et de son e.mail reçu quatre ans plus tard !

Quelques extraits choisis, repris de « nos conversations », diront la liberté de ton qui animait ce prince de l'analyse...

- Octobre 2003. Lyon. Cet automne, selon nos habitudes, nous avons choisi de converser avec un aîné de l'Association, Jean-Claude Lavie. Pour la deuxième fois, celui-ci se trouve invité dans notre petit groupe, il est déjà venu, à une époque où, institutionnellement, « je n'étais pas encore née... »².

Avec deux autres collègues nous introduisons la discussion. Volontaire, certes, je le suis, mais inquiète aussi car impressionnée par cet analyste peu convenu, séduite et agacée tout en même temps devant ses interventions décapantes, à contre-courant du fil des discussions, intriguée par le rôle qu'il joue et que lui font tenir ceux de sa génération...

« Quand même, me disais-je parfois en revenant de Montparnasse où se tenaient les réunions scientifiques, il exagère ! C'est trop facile : pour la rhétorique, c'est un as de la pirouette et de la voltige mais il revient toujours au même endroit ! J'ignorais que l'endroit en question n'était pas seulement le sien mais aussi le point de vue à partir duquel j'étais capable de l'entendre... »

1. Le Jardin de la Mémoire a été conçu comme un espace de sérénité dans ce Lieu de Mémoire du Chambon-sur-Lignon, lieu unique dédié à l'histoire des *Justes* et des résistances pendant la Seconde Guerre mondiale. Avec une œuvre du sculpteur Paul-Armand Gette, ce petit coin de terre paysagé a été offert par un mécène en hommage aux habitants qui ont accueilli sa mère pendant la guerre.

2. Les premiers « invités à Lyon » furent essentiellement choisis parmi les membres fondateurs de l'APF. Au cours des années 80 les analystes en formation lyonnais prennent l'initiative de se réunir un week-end par an autour d'un invité. « Conversations Lyonnaises » avec Granoff, Rosolato, Laplanche, Lavie et bien d'autres par la suite...

En effet, l'homme au profil un tantinet cow-boy, foulard au cou et la mine impassible, se levait régulièrement en fin d'assemblée : il protestait à sa manière, non sans humour et donnait de grands coups de pied dans la fourmilière, c'est-à-dire dans les petites certitudes à grand peine établies dans ma tête alourdie par les propos savants que je venais d'entendre...

Le rituel des discussions tenues après une conférence laissait émerger le rôle de chacun. Pour moi, Jean-Claude Lavie était le contradicteur du groupe, jamais d'accord avec ce qui semblait faire consensus, toujours présent pour déconstruire toute forme d'allégation... Puis le profil de « contestataire permanent » évolua vers une figure qui s'imposa, celle de Lucky Luke... Un jour entre deux portes je lui en dis quelque-chose : « aujourd'hui encore une fois, vous avez tiré plus vite que votre ombre ! »

Il répond : « Lucky Luke, ça... c'est un compliment !... »

Dans ce petit cercle analytique, Jean-Claude Lavie paraissait s'être mis au service d'un combat, déminent inlassablement certitudes et évidences de pensée. Ses propos incitaient toujours à la prudence sur le crédit accordé à nos théories car nous ne travaillons jamais avec une pensée dégagée des fantasmes inconscients.

Cependant, la fréquentation régulière des Mardis scientifiques permit de compléter ma perception. Il existait une fonction pour laquelle il était attendu et sans doute sa mission est-elle devenue plus lisible avec l'œuvre du temps et des générations. Ses manifestations, juste avant le baisser de rideau, venaient également soulager la tension de l'assistance, permettre à chacun de repartir, si ce n'est indemne du fait du trouble toujours suscité par les débats, du moins entier... Dans le dernier numéro de la NRP, J.-B. Pontalis et le Comité de rédaction lui ont précisément donné ce rôle avec un article étonnant : « Fax à fax »³.

Le texte rappelle combien nos perceptions du monde sont déterminantes dans toute lecture de la réalité et pointe notre dépendance en ce qui nous fait croire à tel ou tel référent. Mais surtout, Jean-Claude Lavie y dénonce l'illusion de maîtrise projetée sur les maîtres laïcs et scientifiques, répliques de nos croyances originaires en ceux dont nous avons été autrefois si dépendants...

Choisi parmi d'autres articles, sur proposition de son auteur, « Fax à fax » ne manquait pas d'intérêt pour introduire une discussion. La question de la transmission de la psychanalyse y est pleinement présente, exposée « façon Lavie ». La force fantasque des pensées masque et sert tout à la fois la pertinence du message. L'auteur joue dans ce texte, joyeusement et avec excès.... Il joue à faire la guerre et les mots qu'il utilise en ce sens ne trompent pas...

Ce faisant, le fil mordant et incisif de sa plume, telle une main chirurgicale, fouille et coupe inlassablement dans les plis et replis des convictions du lecteur... Et aux antipodes de cette précision, les formes métaphoriques et baroques sont poussées jusqu'au paroxysme des formes délirantes, bien davantage que dans tout autre écrit. Tout point de vue défendu, théorique, scientifique, sociétal ou de la vie courante... reçoit ses charges d'humour, de fictions et d'images. Elles activent et déminent les voies du mouvement recherché vers une désacralisation du référent.

C'est un désamorçage de toute forme de croyance, docte ou profane, qui réalise une chasse, une guerre dont il est bien difficile de sortir indemne. À lire absolument...

Mais comment rendre compte du doute et du trouble que Jean-Claude Lavie pouvait faire surgir en chacun de nous, pourvu de se risquer à une écoute au-delà de son humour ? Comment décrire ces petits effondrements, ces secousses que subissait notre entendement à coups d'élargissement jusqu'à en prendre le vertige ? Ceux qui ont fréquenté son séminaire se souviendront...

3. Cf. le n° 50 de la *Nouvelle revue de psychanalyse, L'Inachèvement*. Placé en guise de point final, « Fax à fax » est le dernier texte de ce numéro et donc porte le mot final de la revue. Il est vrai que l'essence du texte rejoint parfaitement certains axes chers à J.-B. Pontalis à propos de l'écriture psychanalytique et de la NRP. Voir à ce sujet l'argument de ce même numéro, « Au moment voulu » : « ...Sortir du huis-clos...nous déloger de nos certitudes... ouvrir la réflexion vers des chemins non balisés... »

Attelée à ma tâche pour ce week-end d'automne 2003, j'ai tenté d'explorer mon jardin intérieur au fil de la lecture de « Fax à fax ». Ressentir et décrire mes oscillations de pensées, rythme cardiaque et progression du pouls à l'appui... Rien ne devait être négligé en vue d'une authentique rencontre, au-delà de la verve et de la rhétorique de notre illustre invité...

Où avaient donc été placés les explosifs dans cette nouvelle missive, mixte d'humour et d'inquiétante étrangeté visant les origines et les enjeux de la pensée ?

Je retrouvais dans les effets de ma lecture doutes et irritations, tous les stigmates de mon « âge tendre » à l'APF à l'occasion de nos premières rencontres. Oui... Mais comment allais-je pouvoir en écrire quelque chose et en parler ? Oserai-je ?

Je crois l'avoir fait... Et ne fus pas déçue de ce voyage initiatique qui en annonçait d'autres, échanges brefs ou plus longs, espacés, de visu ou par e.mail, voire SMS, toujours simples, vrais et intenses avec cet analyste dont la présence au monde paraît n'avoir jamais failli, jusqu'à sa fin.

- Octobre 2007. Lyon. Surprise dans ma boîte mail :

« Chère Bernadette Ferrero, il y a maintenant quatre ans, à quelques jours près, que vous m'avez accueilli à Lyon avec ce texte étonnant, Ref-errances à Jean-Claude Lavie. Le hasard d'un rangement me l'a remis ce matin entre les mains et, ma foi, je l'ai relu... Il y avait là de quoi me toucher...

... J'ai retrouvé tout ce que vous avez eu la gentillesse de m'attribuer comme dires. Ces dires, il faut que vous sachiez que je les ai plutôt repérés, glanés et modelés au cours du temps, plus que je ne les ai réellement conçus, sauf dans le feu d'une discussion. Leur élection par moi voulait leur donner du poids et je me suis mis ainsi au service de certains, bien plus que je ne les ai mis à mon service. Plusieurs ne servent guère ma réputation.

Vous avez su extraire de ce que j'ai pu écrire, les aspects les plus sensibles, ce à quoi je peux le plus tenir, et c'est avec une certaine émotion que j'ai retrouvé tout cela réuni et promu sous votre plume... et dans votre parole, ce jour-là.

Je ne me souviens pas de la façon dont j'ai pu alors vous remercier de ce cadeau que vous me faisiez de votre lecture et de votre sensibilité. Je doute avoir pu être à la hauteur de votre travail de rassemblement, de compréhension et de présentation. Comme il n'est jamais trop tard et que mieux vaut tard que jamais, je viens vous dire, quatre ans après, le plaisir que vous m'avez fait et me faites en leur nom, en leur nom à ces dires, qui représentent beaucoup pour moi...

Je vous adresse toutes mes amitiés. jclavie »

29 novembre 1866. Nohant. George Sand à Gustave Flaubert :

« ... Moi je n'ai pas de théories. Je passe ma vie à poser des questions et à les entendre résoudre dans un sens ou dans l'autre, sans qu'une conclusion victorieuse et sans réplique ne m'ait été jamais donnée. J'attends la lumière d'un nouvel état de mon intellect et de mes organes dans une autre vie, car, dans celle-ci, quiconque réfléchit embrasse jusqu'à leurs dernières conséquences les limites du pour et du contre. C'est Mr Platon, je crois, qui demandait et croyait tenir le lien. Il ne l'avait pas plus que nous... »

La petite souris

Maria Marcellin

Dans mon intimité je l'appelais Einstein, à cause de cette belle tête libre, cheveux en pagaille et moustache joueuse. Il a été mon dernier analyste et... le premier homme.

« *Il primo uomo* » de la petite fille que j'étais, un père... mort.

Je redoutais cette échéance, je ne voulais surtout pas être encore sur son divan à ce moment-là. Je me suis un peu enfouie, telle était ma crainte de le voir manquer à nos rendez-vous ces dernières années.

Il m'avait permis de lui dire toute ma haine et tout mon amour. Il s'était endormi, absenté une, plusieurs fois. Je lui avais crié tout mon ressentiment... mais je revenais toujours. Il savait comment s'y prendre, même si on ne pouvait pas se « comprendre ».

Une fois, en me levant du divan, j'ai cru apercevoir l'ombre d'une petite souris se faufiler dans le couloir. Ma phobie ancestrale de ces bestioles pourtant inoffensives, susceptible de me faire bondir instantanément au-dessus d'une table ou d'une chaise, m'avait tout simplement clouée sur place : j'étais incapable d'avancer. Le pauvre Jean-Claude n'avait pas hésité à se lever malgré ses difficultés déambulatoires pour baliser le chemin et m'accompagner saine et sauve jusqu'à la sortie.

Par une ruse inconsciente, avais-je obtenu l'immense satisfaction de déloger le « grand-homme » de son piédestal, l'obligeant à se plier aux caprices d'une petite fille ?

À la séance suivante il m'avait gentiment rassurée : « Je n'ai pas trouvé de crottes de souris, vous savez », m'a-t-il dit, me montrant qu'il avait pris très au sérieux, au pied de la lettre, si j'ose dire, ma frayeur infantile.

Cette image d'un homme m'ouvrant la voie vers une sortie s'est gravée dans ma mémoire comme une sorte de représentation condensée du chemin parcouru avec lui.

J'avais découpé sa photo de trapéziste publiée dans *Le Monde* où il s'envoyait en l'air au-dessus des toits de Paris, SES toits, repris inlassablement dans les magnifiques tableaux de sa femme, SES couchers de soleil, SES nuages, SES coups de vents saisis par moi à la hâte, comme volés par mon regard curieux et jaloux, comme si le ciel lui-même lui appartenait, comme si le ciel était son domaine.

L'élever au ciel comme un dieu après l'avoir délogé de son fauteuil ? Pourquoi pas. Une fois que l'homme n'est plus, juste l'âme continue à vivre au cœur de ceux qui, comme moi, l'ont un peu, pas beaucoup, connu.

Jean-Claude Lavie

Karine Naccache

Je le connaissais peu, mais je l'aimais beaucoup.

Si cette phrase est la première qui m'est venue à l'esprit au moment d'écrire ce texte, en souvenir de Jean-Claude, j'y vois, sinon un signe, du moins l'expression assez exacte de ce qui faisait pour moi le sel et le charme de sa personne.

Il y avait en effet quelque chose en lui qui avait le don de rendre non contradictoire ce qui se donne d'ordinaire comme tel, non par cynisme, non par relativisme ni même par volontarisme ni par aucun autre *-isme*, à moins de baptiser l'avis cette façon douce et souriante d'être au monde dont il avait le secret et qui ne contredisait rien, si ce n'est la contradiction elle-même.

Je ne me hasarderai pas à définir cet indéfinissable terme mais je voudrais en donner quelques exemples qui pourraient tout au moins l'illustrer, même si et c'est le premier d'entre eux, je l'ai dit, je le connaissais peu, (*et – et non pas mais ! – je l'aimais beaucoup*).

Tout d'abord bien sûr, le titre de son subtil et facétieux *Pour et contre l'amour*, un texte qui faisait sourire et réfléchir, réfléchir et sourire, un peu comme si l'un et l'autre revenaient finalement au même et chez Jean-Claude, il me semble que cela revenait *effectivement* au même.

Son sourire justement, toujours au coin des lèvres et des yeux. Sourire énigmatique de Joconde qui semblait renvoyer chacun à ses propres interprétations et qui, à cette idée en souriait (de plus belle ?) ; non pas celui de la moquerie mais celui du : je n'en pense pas moins, c'est-à-dire du : qui sait seulement ce que je pense de moi ? Alors, moi de vous et vous de moi !... Et donc qui sait comment nous pourrions le dire autrement que par ce sourire. Parler et se taire revenaient aussi au même à l'aune de ce sourire.

À côté et au centre. C'est la troisième contradiction, non contradictoire, qui me revient tout naturellement lorsque je repense à lui. Notamment lors des réunions amicales que sa femme Marie organisait, par exemple lors des vernissages de ses expositions. Il était le plus souvent assis dans un coin depuis lequel il nous observait observant les tableaux et dans cet emboîtement de poupées russes de regards, il était finalement la plus grande de toutes, celle qu'il faut ouvrir pour en extraire les autres. À la fois au centre et à côté.

En hauteur mais pas hors sol. Comme sur cette photo de lui prise en plein vol sur son trapèze au-dessus des toits de Paris. Sur cette terrasse où il vivait aussi, certes en hauteur et avec toujours une hauteur de vue mais pas hors sol pour autant, toujours au fait de ce qu'il se passait en bas, ici et ailleurs, avec une curiosité pour la nouveauté qui faisait oublier son âge.

Car jeune et vieux, oui, il l'était aussi. C'est certes moins original de nos jours, mais à l'âge où je l'ai rencontré (il avait plus de 80 ans), je peux dire que si je ne l'ai jamais vu vieillir, c'est autant parce qu'il était déjà vieux que parce qu'il ne vieillissait pas. L'habit ne faisant pas le moine, ce n'était pas son jean qui le faisait jeune mais de même qu'on n'imagine pas le moine sans habit, on n'imaginait pas Jean-Claude autrement qu'en jeans et le cheveu ébouriffé.

Karine Naccache



Je voudrais terminer ce texte par une image qui dira peut-être mieux que des mots l'art qu'avait Jean-Claude de trouver, ou plutôt de créer, une forme d'équilibre dans le mouvement de la contradiction. C'est une photo que m'avait envoyée Marie après l'une de nos dernières rencontres tous les quatre (mon mari Lionel et moi, Jean-Claude et Marie) lors de laquelle j'étais entrée en collision avec la canne de Jean-Claude, qui se tenait, comme par magie, plantée au beau milieu du salon, si inattendue que je ne l'avais pas vue.

Une photo, réalisée sans trucage, par laquelle Marie avait la gentillesse de me rassurer : la canne tenait à nouveau.

Je ne saurais mieux dire l'absence et la présence de son souvenir. Entre Lavie et la mort.

Lekhaim¹ !

Pour Jean-Claude Lavie

Valérie Waill-Blévis

« Mais c'est dangereux de faire confiance aux vieux messieurs ! »

Par ces mots, les premiers que tu prononçais, tu ponctuas un jour notre rencontre. Des mots et autant de paroles données qui résonnaient étrangement au plus intime de mon histoire. Le vieux monsieur que tu étais devenu, pourtant, me touchait – me rassurait – me protégeait, peut-être ? Il ravivait le souvenir de plus d'un « *vieux monsieur* », chéri et adoré, vivant ou disparu. Comme de ces êtres qui n'ont pas eu le temps de vieillir... Et puis ton nom, au mépris de la concordance des langues, des passages de frontières, des exils imposés et des migrations, migrations intérieures parfois, n'était-il pas l'anagramme du mien ?

Je n'ai pas pu te dire au revoir mais souvent la nuit, dans mes rêves, tu me rends une brève visite. Entre nous, un « entretien infini », une secrète bienveillance nous attirait comme des aimants. Qu'est-ce que cette fidèle bienveillance qui nous attache à celui que nous aimons ? « *L'amitié ne se donne qu'à la vie-même².* »

Attentif à de tout petits riens, aux trébuchements de la langue, aux mots derrière les mots/maux comme à la musique du silence, tu noues la question de l'écriture, du transfert et de l'amour. Et tant de textes publiés, de livres et d'articles dont les titres résonnent comme une sorte de poème, l'éclair (d'éternité) d'un *haïku* :

Le sexe dans la bouche
Écrire à la chair mère
La honte m'habite

Suspension inattendue de la théorie. Quelque chose survient, nous saisit, nous surprend. Soudaine révélation du réel surgissant de la nudité d'une apparition, irréductible à tout commentaire. Passage instantané de Vie.

L'amour est un crime parfait
Seul devant qui
Le psychanalyste est-il un sorcier ?

Toutes ces phrases écrites, à l'encre invisible peut-être, inscrites désormais en chacun de nous.

Il est une pensée de « L'Interlocuteur » dont témoigne admirablement la poésie de Mandelstam ou de Celan qui ne cesse de poser la question de l'adresse, de l'altérité même. Par-delà les lieux et les temps, le poème dans un geste inespéré est adressé. Une adresse – « direction et destin³ » – qui fait le pari de l'inconnu, d'un indéterminé lointain, telle une bouteille à la mer. On écrit toujours pour un lecteur, fût-il le plus secret et inavoué. Cet interlocuteur est élu, créé par le poème. L'existence de l'interlocuteur, inconnu mais certain, devient en retour le garant de la légitimité du poème, de l'advenue d'une parole. Tas de petits mots, petits cailloux posés sur une tombe, bribes de phrases à « Personne » adressées. Personne, qui est aussi quelqu'un.

1. *À la vie...*

2. Blanchot M., *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. XXI.

3. Celan P., « Le Méridien », *Le Méridien et autres proses*, Seuil, 2002, p. 62.

Le poème est seul. Il est seul et en chemin. Celui qui l'écrit lui est simplement donné pour la route.

Mais par cela même, ne voit-on pas que le poème, déjà ici, se tient dans la rencontre – dans le secret de la rencontre ? (...)

Le poème veut aller vers un Autre, il a besoin de cet Autre, il en a besoin en face de lui. Il le recherche, il se promet à lui ⁴ (...)

C'est seulement dans l'espace de ce dialogue que se constitue cela même à quoi la parole s'adresse et qui se rassemble autour du Je qui lui parle et le nomme. Mais dans ce présent, ce à quoi la parole s'adresse et qui d'être nommé est devenu pour ainsi dire un Tu, apporte aussi son être autre.⁵ »

De sorte « qu'ici » et « ailleurs »⁶, comme tu l'écris dans ton dernier livre, l'idée que tu puisses vivre d'une vie continuée en chacun de tes lecteurs n'est pas sans vraisemblance. Lire, lire, lire pour ne pas te quitter, ne pas t'abandonner tout à fait. Je te promets de ne pas refermer le livre.

« (...) je vous écris pour affirmer le lien qui nous unit en ce moment (il y a forcément un lien entre le fait que j'écrive ces mots et celui que vous les lisiez). Arrêtez seulement de me lire et rétrospectivement je suis seul. Eh, je plaisantais, n'arrêtez pas, je n'existerais plus. Pensez-y. Ça vous est égal ? Vous avez tort, en me lisant vous vous rendez utile, ne serait-ce qu'à celui que j'ai été quand j'écrivais, c'est-à-dire maintenant (...) »⁷

Vers la fin, tu peinais à te déplacer, tes membres abîmés ne déployaient plus avec la même force leur ailes majestueuses. Je retrouvais cette inquiétude pour l'autre – inquiétude pour toi, ta santé, ta vie –, ce risque d'inversion des places contre lequel tu m'avais mise en garde. Tes tout petits pas, petits pas de deux, pourtant, conservaient une grâce infinie. Ensemble, nous inventions une chorégraphie, va-et-vient d'infimes mouvements, de gestes minuscules, de langage muet parfois dont j'aime à croire qu'il eut du sens pour toi comme pour moi. Dans l'oubli du savoir établi, dans la redécouverte de la parole, dans la création d'un rythme nouveau. Apprendre à désapprendre, apprendre à apprendre, retrouver cette improvisation inscrite dans une mémoire insue du corps. Cela aussi je te le dois.

« Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,

Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?⁸ »

Quel était ton secret ? D'où tirais-tu une telle force de vie ? Qui étais-tu Jean-Claude Lavie ?

De lui, mais je ne peux me résoudre à faire de toi un impersonnel au risque de rompre le fil – fragile fil du funambule qui fait de la psychanalyse un art de haute voltige. De toi, il me reste le sens du mot liberté, ton humour et ton élégance, la vivacité d'esprit et la discrétion, le don de la parole rendue à l'autre. Cet indéfinissable petit sourire en coin, une immense générosité qui nous faisait du bien...

Tu as vécu presque cent ans, tu as vécu plus de cent vies et tu me manques déjà.

Lavie danse

La vie danse

Les vies dansent

Lévi danse

L'évidence

4. *Ibid.*, p.76.

5. *Ibid.*, p. 77.

6. Lavie J.-C., *Le sexe dans la bouche*, PUF, 2020, p. 127.

7. *Ibid.*, p. 122.

8. Rimbaud A., « Le bateau ivre », *Poésies*, « Poésie », Gallimard, 1973, p. 97.

Contre la pesanteur

Catherine Rodière Rein

Cher Jean-Claude Lavie,

Vous nous manquez et je regrette le temps de votre séminaire au cheminement si incertain et sinueux et si aigu.

C'était parfois ardu, surtout à mes débuts, d'autant qu'y régnait souvent une tension qui n'invitait guère à se livrer, au risque d'essuyer une réplique pincante, non que j'aime tellement le consensus mais je n'aime pas me faire clouer le bec. Je me souviens de votre endurance au silence et au malaise quand nous restions empêtrés dans un silence unanime. Vous vous êtes une fois rebellé contre ce taire qui nous rendait opaques et vous empêchait de savoir ce que nous pensions. Parler, facile à dire. Plus tard, les échanges de balles se sont faits plus fluides et rebondissants et je me suis apprivoisée à une prise de parole que vous amenez à être toujours personnelle et sans dévoilement indiscret.

L'arène (le royaume intermédiaire) de votre séminaire était en fait bien délimitée malgré la libre circulation de la parole et même si le thème annuel était prétexte à broder. Le jargon, analytique ou autre, n'y prenait pas racine et le pédantisme y dépérissait. Vous preniez garde à ce que nous ne nous égarions pas trop vers la tendance à chosifier ou vers la facilité de la saisie psychologique. La référence à Freud, explicite ou pas était son sol ; l'essentiel de la psychanalyse résidait pour vous dans les processus inconscients et non dans un inconscient substantivé. Comme l'affirmait Freud, l'expérience analytique incarnée par le complexe d'Œdipe et le transfert, était le pays d'un mode de connaissance insaisissable, fragmentaire et rétroactif, fait d'ouvertures fugitives sur l'inconnu. Tout récit d'analyse est éminemment subjectif et pris dans l'imaginaire.

« L'accès à "la matérialité des faits" est d'autant plus chimérique que la psychanalyse ne voit à l'œuvre que ce que sa théorie invente de voir »¹.

Votre séminaire était le lieu de transferts, à la fois entrecroisés et convergeant vers vous, dans nos attentes énamourées, ce que vous supportiez bravement.

Il vous arrivait, tout à trac, de vous montrer provocateur ou de nous reprocher un manque de passion analytique, une mollesse. Pour vous l'analyse n'avait pas à évoluer, encore moins à se dépouiller « de ce qui constitue son obscure et indigeste originalité »². Si elle venait à évoluer, ce serait par son affadissement, son amortissement, au sein même de la communauté des analystes.

Pour vous : « un point de départ de tout qui est que, sans observateur, il n'y a pas de réalité »³. Et rien n'est plus assourdissant que de prétendre cerner une exactitude factuelle.

En mon for intérieur se précipitait une série d'objections :

- L'observateur doit-il être un humain ? Il doit bien exister une sorte de réalité pour les oiseaux ou toutes sortes de réalités.
- Une grotte aux peintures pariétales n'existerait-elle pas avant la survenue de son inventeur ?
- L'inconscient aurait-il été inefficace avant que Freud en fasse une « réalité » ?

1. Lavie J.-C., *L'amour est un crime parfait*, Gallimard, 1997.

2. Entretien avec Patrick Frotté, *Cent ans après*, Gallimard, 1998.

3. Lavie J.-C., *Le sexe dans la bouche*, PUF, 2020.

Pendant que se bousculent mes objections avortées, vous coupez court en vous demandant à voix haute si la locomotive à vapeur existait avant son invention. J'en vois d'ailleurs une qui passe à folle allure au ras du plafond, à grand renfort de fumée et de coups de sifflet.

Il arrivait aussi que Marie Lavie, plus silencieusement, traverse notre salle pour vaquer à ses affaires.

Par ailleurs, je me souviens de la fermière et de son gros ventre qui montait et descendait quand elle riait. Elle se gaussait de sa voisine superstitieuse qui croyait qu'un parapluie posé sur le lit portait malheur ; alors que, de toute évidence, c'était quand il était posé sur une table. Au nom de la « réalité », elle dissipait une croyance absurde.

D'emblée, l'anecdote montrait l'étagement parapluie et l'intrication de nos savoirs, de nos croyances, de nos incrédules bien ou mal averties et de nos superstitions fossilisées. Des couches sédimentées mais aussi fragmentées et mises sens dessus dessous par nos découvertes et nos obscurcissements successifs.

L'historiette m'évoquait ce que raconte Philippe Descola dans *Les lances du crépuscule*⁴. Les Ashuar, chez lesquels il séjourne, avaient juxtaposé toute une série d'observations fines et exactes. Ils avaient remarqué la différence entre les moustiques ordinaires et les anophèles, le fait que ces derniers proliféraient dans les saisons tout particulièrement humides et que cette prolifération coïncidait avec la survenue d'accès de paludisme. Tentant de leur expliquer que la piqûre de l'anophèle était la cause des accès palustres, il se heurte à l'incrédulité hilare de tous. Comment un si petit être pourrait-il être cause d'un si grand bouleversement ?

« Les opinions d'un Zoulou sont zouloues avant que de lui être personnelles »⁵. Toute réalité n'est jamais qu'un fait de culture et « si les Zoulous ont pour nous la particularité d'être zoulous, mille différences les singularisent à leurs yeux »⁶. D'un Zoulou l'autre, l'écart est incommensurable entre la zoulouïtude et nos conceptions qui nous rendent aveugles à ce qui de chaque Zoulou échappe à la pure zoulouïtude pour le différencier d'un autre. Nos idées sur l'étrangeté des Zoulous se fondent sur la négation et le refus du différent comme tout savoir ou prétendu tel.

Nous sommes des usagers voire des usagés du langage.

« L'usager de la parole qu'est tout un chacun surestime le plus souvent la maîtrise qu'il croit avoir sur ce qu'il dit. »⁷ Pensée et parole, autant qu'elles la désignent, occultent et obturent la cause même de leur surgissement. La pensée excède la parole qui excède à son tour la pensée par ce qu'elle véhicule à son insu. De sa faculté d'user des mots, « l'homme est si fier, dans l'ignorance où elle le maintient qu'elle est le lieu de son asservissement absolu »⁸.

À vous relire ou à vous mieux lire, je saisis davantage cet asservissement, tout en gardant l'impression de me débattre activement avec ces mots et de prétendre en surveiller le troupeau désordonné, de peur qu'ils ne s'échappent et ne s'éparpillent en tous sens. La langue est toujours là comme l'air que je respire mais indéfiniment suspendue à un effondrement imminent ou ajourné. Cette angoisse de perdre la langue serait-elle une simple inversion de cette possession par elle et de l'impossibilité d'échapper ? Une tentative de prétendre me cramponner à cela même qui me tient prisonnière de ses chaînes ?

C'est Humpty-Dumpty qui est le seul maître des mots et qui peut dire sur un ton méprisant : « moi, quand j'utilise un mot, il signifie ce que j'ai décidé qu'il doit signifier, ni plus ni moins »⁹. Il sait les dompter, les faire travailler pour lui. Il tient les mots à sa merci au lieu d'être leur serviteur et sa langue se déploie à la limite de la perte de tout ancrage, substituant son seul arbitraire à l'arbitraire du signe.

4. Descola P., *Les lances du crépuscule*, Plon, 1993.

5. Lavie J.-C., *L'amour est un crime parfait*, Gallimard, 1997.

6. Lavie J.-C., *le sexe dans la bouche*, PUF, 2020.

7. Lavie J.-C., *L'amour est un crime parfait*, Gallimard, 1997.

8. Lavie J.-C., « Préface », *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, 1988.

9. Carroll L. *De l'autre côté du miroir*, Gallimard, 1994.

Même le mot d'esprit révèle l'emprise inconsciente qui gouverne la parole, tout en permettant la grâce de l'instant d'un pied de nez à cette servitude. Fulgurance et liberté, combinées au génie de la langue, caractérisent le mot d'esprit et... votre mode de présence au groupe.

Pour vous, nous sommes aussi serfs du sens que la mère autrefois incarnait et dont l'autorité tutélaire nous protégeait « même s'il fallait obéir à ses exigences pour gouverner notre mère »¹⁰. Mais, avec « l'acquiesse soumission au sens, nous en sommes venus à craindre, moins de perdre notre mère que de perdre... la raison »¹¹.

Le mot d'esprit vient, le temps d'un éclair, éveiller cette crainte par sa propension à subvertir le sens commun. Le rire vient détourner l'angoisse de « voir le non-sens si près du sens, prendre un autre sens »¹². Votre séminaire fourmillait de *Witz*, d'une phrase vous faisiez culbuter les pensées conformes et les métaphores ressassées, en vous demandant à haute voix s'il y a des enfants adultophiles ou si le sein est la nostalgie du pouce (sucé *in utero*). Dédaigner le mot d'esprit serait trahir l'envie envers qui sait jouer avec les lois sévères de la parole.

Le jouer avec la langue et son génie ne se bornait pas pour vous au trait d'esprit et sa drôlerie, puisque vous aviez écrit à une patiente itérativement envahie de tentations suicidaires : « la vie est mère-veilleuse ».

Une fois que j'étais perdue dans une brume de silence, je me suis mise à raconter une anecdote d'ancienne psychiatre. Il s'agissait d'une jeune femme diagnostiquée schizophrène dont une longue hospitalisation n'entamait pas son retrait autistique, son apragmatisme ni son inertie indifférente. Son riche ami lui était resté attaché et demandait à la faire sortir de l'hôpital pour l'emmener avec lui à un safari. Il avait obtenu un « droit » acheté de tirer un rhinocéros parmi les derniers d'une espèce rare. Après réflexion l'équipe avait accepté : elle n'avait rien à perdre et serait aussi bien sous la surveillance attentive de son protecteur. En Afrique et en présence du rhinocéros, tout tourne au pire, la jeep se renverse, ils sont précipités à terre et le rhinocéros charge ; ils ont la peur de leur vie et elle est... guérie. Vous êtes tourné vers moi et m'avez demandé avec le plus grand sérieux : « vous avez l'adresse du rhinocéros ? »

Peut-être suis-je tombée sur cette histoire de chasse dans un moment de révolte contre le signifiant et son omniprésence. L'interprétation muette et magistrale du rhinocéros a pu susciter chez cette jeune femme un retour à la vie vivante. Quel analyste chargeant saurait avoir la *maestria* du rhinocéros ?

10. Lavie J.-C., *L'amour est un crime parfait*, Gallimard, 1997.

11. *Ibid.*

12. Lavie J.-C., « Préface », *Le mot d'esprit dans ses relations avec l'inconscient*, Gallimard, 1988.

Jean-Claude Lavie, trapéziste et ami

Gilles-Henri Polge

Mon amitié avec Jean-Claude Lavie est liée non pas à sa profession de médecin et psychanalyste mais est née de la pratique en amateur du trapèze. Je l'ai connu, au début des années 1980, au gymnase où Pierre Bergam donnait ses cours de trapèze fixe. Il s'est aussi lancé au trapèze volant, sa grande passion, à l'école de Jean Palacy, qui formait également professionnels et amateurs, rencontres enrichissantes. Il faut dire qu'avant de découvrir le trapèze et après, Jean-Claude a maintenu sa condition physique par un solide entraînement quotidien. En 1985, il a participé comme trapéziste au 1^{er} Gala de médecine, *Circus Virus*. Il écrivait dans le programme : « La passion du cirque n'est pas, comme on le croit souvent, la recherche du danger mais celle du plaisir d'une maîtrise, maîtrise des mouvements le plus souvent : acrobates, jongleurs..., mais aussi du sens : clowns et mimes. »

Notre amitié a duré depuis cette époque. J'aimais beaucoup sa conversation, sur bien des sujets, à la fois très intéressante, légère, parce que ne cherchant jamais à imposer une idée, drôle aussi parfois. À propos des graffiti (non pas les tags et autres peintures murales, mais les dessins et inscriptions de toujours), un des sujets sur lesquels nous échangeons, il m'écrivait par exemple ceci dans un *e-mail* en 2015 : « Ce à quoi je suis sensible c'est qu'on pressent l'auteur actif derrière le message. Même si on se trompe sur la personne il est présent, ce qui est loin d'être le cas pour ce qu'évoquent des messages qui se cachent derrière de l'impersonnel. Aujourd'hui on se bat apparemment pour des idées, pas pour soi. Ne nous battons pas pour sauver la planète, c'est nous qu'il faut sauver. »

Le trapèze volant ou l'acrobate prend son temps

On parle de trapèze volant et non plus de trapèze fixe, lorsqu'on quitte un appareil pour aller vers un autre ou vers un porteur. Il existe divers dispositifs de trapèze volant. Jean-Claude Lavie pratiquait le *bâton à bâton*, c'est-à-dire le passage d'un trapèze à un autre trapèze.

Le trapéziste volant part d'une *plateforme* pour rejoindre l'autre *plateforme* à l'extrémité de l'installation, en se balançant suspendu aux deux trapèzes successivement. Entre les deux trapèzes, l'acrobate exécute une des figures appelées *passes*.

Au trapèze volant, qui ne peut se pratiquer qu'en équipe, deux rôles sont complémentaires. Le partenaire qui envoie de sa plate-forme le deuxième trapèze au voltigeur a la responsabilité de le faire exactement au bon moment et à la bonne hauteur. Quant au voltigeur il s'en remet à son partenaire dont il dépend, chacun son travail !

Jean-Claude Lavie attachait la plus grande importance au style. Le corps est tonique et souple, jambes jointes et tendues jusqu'à la pointe des pieds. Le mouvement de jambes qui accélère le *ballant* est affaire de rythme, de pulsation comme disent les musiciens (la force ne sert qu'à résister à un éventuel contretemps).

La *passé* se fait en profitant de l'absence de poids au point haut du *ballant*. Le mot dit bien qu'on ne saute pas d'un trapèze à l'autre, mais qu'on passe, sans précipitation. Car le trapéziste maître de sa technique – position, mouvements, mouvements du matériel – a pleine conscience de l'enchaînement de ses gestes, du déroulement de son exercice.

Gilles-Henri Polge

Il vit ainsi dans son temps propre, dilaté par rapport à celui du spectateur. L'ensemble *ballant et passe* acquiert alors une fluidité, une élégance, une aisance qui montrent un évident plaisir. Pour Jean-Claude Lavie, le geste décisif du trapéziste le met à l'unisson du monde.



Jean-Claude Lavie, septembre 1987
[ma photo préférée, car la position de JCL est impeccable]

Parler et dire

Conférence faite à Taïpei – Jean-Claude Lavie

Chers amis taiwanais,

Cher Dr Jung-Yu Tsai,

Cher Dr Ming Min Yang

Je tiens pour commencer à vous dire l'immense plaisir que je ressens à être ici, parmi vous. C'est la réalisation d'un vœu lointain. Au long des heures difficiles de ma vie, le Tao Te King a été pour moi un soutien sans égal. Son premier verset a orienté mon existence et imprègne encore mon esprit d'aujourd'hui. J'ai envers cette pensée profonde une vive reconnaissance et lui voue un grand attachement. Être à Taïwan est aussi la réalisation d'un souhait plus actuel. Votre beau pays me fait souvent rêver, parce qu'il est à la pointe de la modernité, en sachant préserver la valeur de ses vénérables traditions. Je suis heureux de pouvoir vous communiquer, en étant présent, avec chaleur et directement, ma reconnaissance pour le plaisir et l'honneur que me fait votre invitation.

Parler est la plus courante de nos activités, la plus contraignante. Parler organise l'Univers et nous inflige ce que nous sommes. Mais parler nous aide peu à percer les secrets du langage, parce que nous dépendons du langage pour parler du langage.

Parler soumet au pouvoir des mots. La révélation que ce pouvoir est imparfait nous vient de loin : « Énoncer la doctrine n'énonce pas la doctrine ». Il y a 2 500 ans, il était déjà enseigné que ce que le mot sait désigner n'est pas rendu par ce qu'il peut en dire. Parler ne saurait évoquer ce qu'a d'inépuisable le moindre objet.

À l'insuffisance des mots, la diversité des langues serait plus un remède qu'un écueil. Le glissement d'une langue à l'autre, loin d'abuser parce qu'il est manifeste, en disjoignant les mots de leur sens, révèle l'écart entre les objets et leur dénomination. Pour ce qu'il en est de nous, ce matin, Madame Lai, avec son talent vivement apprécié, nous fait bénéficier de ce recul.

Les mots nous trompent parce que nous distinguons mal que le sens qu'ils semblent avoir par eux-mêmes, c'est en chacun de nous qu'il se décide. En plus, nous, avec une naïveté désarmante, pensons que les autres partagent ce sens ou... qu'ils se trompent de mot. Beaucoup de discussions naissent de cette illusion. Préciser et redéfinir les mots ne fait que les renvoyer à d'autres mots.

Que toute parole soit hasardeuse peut surprendre. Elle tient cela du fait que son sens ne dépend pas de celui qui la prononce, mais de celui qui l'entend. Parler, c'est comme jeter des dés sans pouvoir mesurer le score. Celui qui parle peut choisir ses mots avec le plus grand soin, il ne peut éviter que ce qu'il dit, c'est son interlocuteur qui en dispose. Quand on parle, même si l'on sait ce qu'on veut dire, on ne peut jamais savoir ce qu'on a dit. C'est particulièrement vrai en psychanalyse.

Selon qui les nomme, les objets changent de nature. Un supposé même patient pour un psychiatre et pour un psychanalyste ne sera pas le même patient... et il ne sera pas davantage le même patient pour deux... psychanalystes et – notons-le – ce patient ne sera pas le même pour son analyste, à deux moments. Comme toute chose, comme tout mot, un patient ou une personne sont dans la pleine dépendance de celui qui, en croyant les percevoir tels qu'ils sont, oublie le plus souvent que c'est lui qui les construit, pour ne pas dire qu'il les invente.

Ne pas avoir prise sur la signification de ses paroles n'en donne pas davantage sur leur raison d'être. Celui à qui on s'adresse décide, non seulement du sens de ce qu'on lui dit, mais tout autant, de sa raison d'être dit : il interprète. Ainsi, la liberté que semble prendre le psychanalyste, quand il interprète à sa manière, ne dépasse en rien celle de tout échange verbal. On pressent pourtant que l'analyste ajoute quelque chose dans son écoute, qui échappe au sens commun.

Il est difficile au profane de se représenter tout ce que parler peut laisser entendre. Parler est une conduite si commune que nous ne pensons pas à ce qui met en œuvre la moindre parole. Le langage apparaît plus comme un outil dont nous disposerions que comme l'organisateur de notre réalité. Nous sommes dépendants des mots que nous croyons choisir pour charpenter nos dires. Ces mots, qu'est ce qui les fait surgir et les organise ? Est-ce la logique et la raison, comme il nous semble ? Et au service de quoi ?

C'est en écoutant ses malades que Freud eut son attention de psychiatre attirée par des bizarreries de leurs paroles. Il pressentit que, dans ce que ses patients lui disaient, autre chose était à l'œuvre que leur intention consciente. Il eut l'intuition d'une dynamique insolite derrière l'agencement des mots qu'on lui adressait. Il eut alors le génie d'imaginer une méthode qui libérerait la parole de la contrainte volontaire du parleur. C'est ce qui devint la règle fondamentale de la psychanalyse. « Dites tout ce qui vous vient à l'esprit ». Cette règle, en excluant la volonté du patient laissa apparaître une étrange logique dans la structure et le surgissement des mots. Ce registre, mêlé au rationnel du langage, était difficile à saisir et ce fut à partir du récit des rêves, non tenus par la logique, que Freud perçut des mécanismes à distance du sens commun. Les lois à l'œuvre dans la composition du rêve lui apparurent régir plus discrètement la constitution de la parole.

Ces lois, Freud les a façonnées et explicitées, sous la dénomination du travail du rêve. C'est le déplacement, la condensation, la transformation en son contraire, sans oublier la métaphore et la parabole. Voilà donc ce que l'analyste ajoute à son écoute, voilà ce qui lui ouvre l'accès aux composants secrets de la parole. Voilà aussi ce qui a tout pour choquer le profane, parce que cela échappe à la sacro-sainte rationalité attribuée au langage et à la pensée. Par exemple, la formule « Je ne pense jamais à la mort de ma mère » a pu être dite par un patient, dont la mère était d'autant moins morte qu'il supportait mal de vivre avec elle. Ce que cette formule nie, elle l'exprime en même temps. La pensée de la mort de sa mère, que sous une forme directe cet homme ne se permettait pas d'avoir, il pouvait sans effroi l'accepter sous une forme dénégatrice. Cet exemple est plus convaincant que si ce qui permettait à ce patient de supporter sa mère avait été incarné dans l'envie de se débarrasser de... sa voiture plutôt que d'elle (déplacement) ou dans la peur qu'il lui arrive quelque chose de funeste (renversement en son contraire). Toute allusion métaphorique ou allégorique aurait pu avoir la même valence, comme de penser à la mort de la mère d'un ami. On conçoit l'ampleur de la saisie que peut donner une écoute qui autorise tant de latitude. On ne peut imputer pour autant à ce patient d'avoir des souhaits de mort inconscients. Ce qu'on a perçu, c'est qu'au contraire, il a peur d'avoir de telles pensées.

La psychanalyse n'est pas une approche philosophique de la réalité psychique. Elle est une méthode qui révèle des processus de pensée inconscients, processus qu'il n'est pas possible de mettre en évidence autrement. Cette définition, de Freud lui-même, fait apparaître une particularité tout à fait étrange qui a une grande importance : la réalité psychanalytique n'a pas d'existence en dehors du cadre de la pratique de l'analyse, c'est-à-dire en dehors de l'expérience même de sa pratique. Aucune évocation ne peut incarner les phénomènes qu'elle rapporte et peut encore moins communiquer la logique particulière qui relie ces phénomènes entre eux. On peut donc affirmer, en paraphrasant Lao-Tseu, que « La psychanalyse qu'on expose n'est pas la psychanalyse ».

Ne pourraient avoir une opinion fondée, en ce qui concerne la psychanalyse, que ceux qui en auraient fait personnellement l'expérience. Pourtant, comment ne pas se faire une opinion sur ce dont on entend parler ? C'est donc là encore un piège car nombreux sont les auteurs qui parlent de psychanalyse et rédigent des ouvrages sur le sujet, sans autre connaissance qu'indirecte. Mais que peut évoquer d'authentique la description de situations dont on n'a vécu aucun analogue ? Que peut consentir le récit d'une expérience totalement

étrangère comme le Satori du Zen par exemple ? La conviction procède alors de modes propres au récit et non de ce qui constitue l'expérience du Satori ou celles qui peuvent se vivre sur le divan.

Parler de psychanalyse n'est pas facile pour autant à ceux qui en ont fait l'expérience. En premier, il leur est difficile de ne pas confondre leur vécu de l'expérience avec les récits qu'ils s'en font. Les discussions savantes, en psychanalyse, ne portent que sur des récits, enserrés dans une logique narrative qui n'est pas celle de l'expérience. On finit par y discuter sur des mots auxquels on décerne un pouvoir mais dont il est difficile de savoir ce qu'ils recouvrent, au point de faire le succès de dictionnaires qui s'imposent avec plus ou moins d'autorité. Ainsi, à entendre parler de transfert ou de régression, on finit par croire qu'il s'agit de phénomènes réels, alors que ce ne sont que des concepts destinés à permettre une saisie dynamique de l'expérience. On va jusqu'à conférer à ces mots une réalité autonome, sur laquelle on se prend à discuter, comme si elle existait en elle-même et comme si elle était partagée par tous... tant qu'ils n'en parlent pas.

Quatre collègues d'une Société d'analyse parisienne, amis de longue date, se réunissaient une fois par mois, parce qu'ils étaient... amateurs de bonne cuisine. Chaque mois le tour changeait de celui qui recevait autour d'une recette de sa composition, qui était le but de leur rencontre. En mangeant et en buvant des vins de choix, ils parlaient et, évidemment, souvent de psychanalyse. Eh bien, confiait l'un d'eux à son public d'une conférence d'un soir, pour aucun des grands concepts de la psychanalyse, ils n'avaient pu en vingt ans se mettre une seule fois tous les quatre d'accord sur une définition commune. Cela les amusait plus que cela ne les dérangeait, alors que ce qui peut dans cette histoire nous inquiéter, c'est de voir à quel point chacun reste prisonnier des mots qu'il emploie pour construire la réalité qu'il croit simplement décrire. J'ai gardé beaucoup d'estime pour ce collègue de son aveu.

On raconte que deux américains sur un quai de New-York entendent quelqu'un tomber à l'eau en criant « Jiu Ming ». L'un dit alors prosaïquement à l'autre : « Celui-là, s'il n'est pas chinois, il est vraiment snob ! » On saisit là que si l'essentiel pour celui qui crie est d'appeler à l'aide, la façon dont il le fait porte aussi les signes de ce qu'il est. Celui qui fait une psychanalyse (qui, entre parenthèses, est aussi un appel à l'aide) énonce forcément nombre de ces messages clandestins. L'art du psychanalyste est d'entendre ces messages et de les comprendre. Toute parole trahit celui qui la formule, en permettant par référence, par résonance, par allusion, par métaphore, etc. d'y entendre un nombre indéfini de messages. Comme les nuages, les mots en disent beaucoup, selon qui, marin, cultivateur ou touriste, a appris à les faire parler. À l'analyste, l'avènement des mots, leur structure, souvent plus que leur signification, en disent beaucoup, car le sens explicite n'est pas seul à gérer l'ordonnement des phrases. Le moindre lapsus en est la preuve. J'imagine que le chinois offre, plus encore que le français, l'occasion de belles ambiguïtés.

Ce qui sous-tend la parole explique la tenue de tant de discours sans véritable intérêt, comme pérorer sur le temps en Grande-Bretagne (et ailleurs). Parler sert, dans ce cas, à se communiquer des choses intimes sous couvert de choses banales. On se repère, on se sent. Chacun parle à sa manière, il s'installe une présence, si ce n'est une hiérarchie. Le besoin de parler cadre souvent mal avec l'intérêt médiocre du contenu énoncé, mais le plaisir et le soulagement ressentis par le parleur à s'être exprimé révèle qu'il en aurait dit beaucoup plus que ce qu'il a dit. Même si le bavard a importuné son auditoire, tout se passe comme s'il l'avait ensorcelé. Cela s'applique aux réunions d'analystes tout autant. Pardonnez-moi d'y succomber.

En séance, la part implicite des dires du patient constitue l'essence d'un commerce dont le profane ne soupçonne pas l'importance. Cette part est la finalité secrète du message. Ce que les paroles communiquent importe plus que ce qu'elles signifient apparemment, à cause de la dynamique secrète qui les fait surgir hic et nunc. Pour Freud, et cette hypothèse est tout à fait primordiale, les pensées qui surgissent à l'esprit du patient, donc ce qu'il dit, qu'il s'agisse du passé ou du futur, est toujours au service du moment présent, c'est-à-dire au service de la relation imaginaire à l'analyste. C'est le « transfert » qui fait parler le patient, mettant le discours au service de ce qu'il veut faire éprouver plus que communiquer. Ce registre à distance des messages explicites

qui, à la fois le portent et le camouflent serait à la fois perçu et ignoré. N'en émergeraient clairement que des bribes éparées, comme les lapsus ou les mots d'esprit.

En raison des différences de leurs histoires personnelles, ceux qui sont passés sur un divan n'ont pas vécu la même expérience. À chacun sa psychanalyse. Aucune N'EST comme une autre. Mais ces expériences ont en commun la prise de conscience de phénomènes inconscients perçus au présent de la situation. Cette diversité des expériences est d'un grand profit, lors de rencontres comme celle qui nous est offerte ce matin. Dans ces occasions il peut apparaître que les différences ne sont pas forcément des oppositions mais qu'elles peuvent constituer des variations au sens musical du terme. Établir un ensemble de ces variations permet de dégager des composantes générales qui bénéficient à tous. C'est pourquoi il n'est guère envisageable d'être psychanalyste de façon isolée. Il est nécessaire d'échanger avec ceux qui ont une expérience comparable, bien que différente, pour garder l'esprit critique par rapport à des façons de voir restreintes à sa propre et unique expérience. On voit le gain qui peut résulter des désaccords. Souvent ceux-ci apparaissent comme stériles, alors qu'ils permettent de désolidariser les objets de la façon de les voir.

Dans les échanges verbaux, les paroles rebondissent sur les divergences qu'elles dénotent. En psychanalyse, cela s'agence tout autrement en raison de l'existence de la règle fondamentale, qui de proche en proche détermine tout ce qui va se dérouler. Aux malades qui venaient le voir pour des états les plus variés, allant de la dépression aux troubles obsessionnels, en passant par les phobies, vous savez que Freud proposait quasi la même chose : s'allonger sur son divan et lui dire tout ce qui leur venait à l'esprit. Comme sobriété, on pouvait difficilement faire mieux ! Cette règle, précisons-le, parce que c'est surprenant quand on le remarque, ne demandait pas au patient de parler de lui, ni de ses troubles, elle ne lui demandait pas non plus de dire la vérité. Le patient devait seulement dire ce qui lui traversait l'esprit, quoi que ce puisse être. Le déroulement de la cure ne devait donc mettre aucun frein à la liberté d'association du patient et aucune contradiction ou critique ne devait lui être portée. Il aurait été néfaste de faire remarquer au patient qu'il avait déjà dit quelque chose mille fois ou qu'il avait déjà dit le contraire, ou que ce qu'il disait était enfantin ou absurde. Bref, l'analyste n'a pas à inciter le patient à réfléchir avant de parler. Toute la psychanalyse procède de cela.

La mise en œuvre de la psychanalyse était et est toujours d'une simplicité désarmante, formule à prendre au pied de la lettre, tant cette simplicité désarme. C'est ce que Freud déduisait du surgissement des pensées de ses patients qui avait une grande complexité, complexité d'écoute qu'à sa suite nous devons assurer. C'est la variété des concepts qui permettent de se repérer dans les dires du patient qui fait l'objet de tant de discussions et de clivages entre les analystes. Mais, cette complexité ne change rien à l'essentiel du pouvoir génial de la règle qui fait que ce qui va s'engager entre un analyste et son patient échappe totalement aux contraintes habituelles du langage.

Sur les conséquences qu'entraîne la règle, il y a beaucoup à dire. Ce que je vais relever, pour lui donner toute son importance, concerne le psychanalyste. Pas plus que quiconque, l'analyste n'est préparé à entendre ce qu'on lui dit comme la simple communication de pensées. Il a un effort à faire à chaque instant, pour ne pas se sentir impliqué par ce qui lui est apparemment adressé. Le pouvoir d'interpellation des paroles est beaucoup plus fort qu'il ne semble et exige de la vigilance pour ne pas oublier la règle qui préside à la situation. Je me souviens d'un patient qui mettait un point d'honneur à ne rien cacher de ses pensées. Un jour, pendant une séance, on sonne à ma porte, je vais voir ce que c'est et, quand je reviens, le patient me dit sans la moindre gêne : « Qui est-ce ? », ce qu'évidemment il n'aurait jamais dit en dehors du divan. Ma surprise d'un instant me signalait la mauvaise disposition de mon écoute. Rien de ce que peut dire un patient ne doit nous étonner. J'ai alors entendu ce que la survenue de cette pensée (qui est-ce ?) pouvait signifier. Cet homme se plaignait de ce que je ne m'occupe pas de lui, que je ne lui dise rien, parce qu'il pensait que je m'intéressais plus aux autres. La question qui lui était venue à l'esprit et qu'il m'avait communiquée (qui est-ce) n'était pas une curiosité qu'il s'autorisait à m'adresser, c'était la pensée « Qui est-ce... qui fait qu'on m'abandonne ? ». Cette réaction avait toutes les raisons de surgir en lui devant l'interruption de sa séance. Je pouvais l'entendre dans

la suite de la plainte que je ne m'occupe pas bien de lui, parce que je lui parlais très peu, alors qu'il avait pu, au moins vaguement, m'entendre le faire de loin à ma porte. C'était le moment de saisir dans la situation actuelle du transfert, la répétition d'une jalousie enfantine envers une mère qui s'occupait plus de ses frères que de lui. Cette réaction était la trace, encore active, du tort qu'il avait subi pendant son enfance qui avait fait de lui un éternel frustré. Si la règle instaure une situation hors du commun pour ce qu'il en est du patient, il en est de même pour l'écoute de l'analyste.

Écouter les dires qui viennent du divan n'est pas aussi aisé qu'il pourrait le sembler. Freud lui-même rapporte s'y être laissé prendre avec un patient, riche industriel, qui un jour, en séance, lui annonce qu'après réflexion il a l'intention de devenir psychanalyste, qu'il va donc vendre ses usines et commencer des études de médecine. Freud, craignant un passage à l'acte, conseille à son patient de surseoir à sa décision. Le patient lui rétorque alors que cette idée vient de lui venir à l'esprit et qu'il n'a fait que l'exprimer, sans même se demander s'il comptait y donner suite. Ce qui est dit sur le divan, n'a plus, à cause de la règle, le statut de parole, ce qui libère tout dire des suites éventuelles. Le risque qu'une pensée transitoire puisse être suivie de sa réalisation est d'autant plus grand qu'elle aura été prise au sérieux par l'analyste qui y aura répondu. Laisser entendre à un patient qu'il peut lui être répondu pourra le faire renoncer à formuler certaines questions, par peur de gêner l'analyste. Il faut un effort constant à l'analyste pour maintenir la vigilance de son écoute spécifique, parce qu'il n'est pas plus naturel pour lui que pour le patient de ne plus avoir le statut d'interlocuteur. L'analyste doit être comme un graphologue qui voudrait interpréter l'écriture de la lettre qu'on lui a envoyée, sans avoir à se préoccuper de ce qui est écrit.

En ce moment, parmi vous qui m'écoutez, ceux qui ne comprennent pas le français sont, de ce point de vue, avantagés, car je ne peux les entraîner par ce que je dis. Je ne peux les distraire de ce qu'ils perçoivent de mon comportement et de toute la pathologie qui anime ma parole. Ils auront une image de moi plus authentique que ceux qui en seront écartés par ce que je raconte. Ce que Freud a appelé « l'attention flottante » est un mode d'écoute qui a pour but justement de ne pas trop se prendre dans le sens de ce qui est énoncé. C'est un mode d'écoute qui laisse place à toutes sortes de résonances imaginaires. Laisser son esprit divaguer en écoutant le patient donne un certain recul et permet de pressentir l'inactuel qui soutient son discours. En ce moment ce que le fait de vous parler peut vous révéler de moi, se cache derrière ce que je vous dis. N'écoutez pas trop ce que je vous dis, vous n'en entendrez que plus. Ce conseil de pratiquer l'attention flottante interdisait à Freud de donner d'autres consignes d'écoute, sans inciter à enfreindre celle-là. Suffirait-il de rêvasser pour être analyste ?

Ne croyez pas qu'à revenir sur ces notions, j'imagine que vous les ignoriez. Je vous fais part de ce que je me répète souvent, quand je me surprends prêt à tomber dans le piège du discours manifeste qui m'est adressé. Il y a la même distance entre ce qui est dit et pourquoi c'est dit, qu'entre un marteau et le coup qu'il porte. Peu importe sa matière ou sa forme pour ma tête endolorie. Pour un patient, ce qui compte est de capter l'attention de l'analyste et de l'entraîner dans quoi il est lui-même pris. Ce n'est pas toujours facile de s'en protéger. Lorsqu'un patient nous détaille ses malheurs ou ses plaisirs, on peut porter intérêt aux circonstances qu'il rapporte. Il n'est pas toujours facile d'entendre qu'il cherche notre compassion ou notre compréhension. Comment, par exemple, éviter de se faire une représentation des parents d'un patient, qui décrit avec détails leur violence ou... leur dévouement. C'est là que je me répète que les parents dont j'entends parler sont des personnages reconstruits au service du présent. Ce qui incite le patient à les évoquer est de faire ressentir à l'analyste des sentiments difficiles à provoquer directement. Parfois on est aidé à s'en rendre compte. Un patient me dit un jour « Vous êtes comme mon père, pas moyen de vous tirer un mot ! » et quand je lui dis quelques rares mots, je m'entends rétorquer « Ah ! vous, vous êtes bien comme mon père, avec vous on ne peut pas placer un mot ». Derrière cette contradiction apparente s'étalent sans contradiction des sentiments d'opposition à ce père déviés sur l'analyste.

S'il est difficile à l'analyste d'éviter de se faire une représentation des parents de son patient, c'est parce qu'il en a besoin dans les reconstructions théoriques de son histoire. Bien que cette histoire ait une grande part subjective, comment ne pas se prendre dans la réalité d'un passé qui n'existe que pour celui qui l'évoque. Si cette supposée réalité est celle avec laquelle vit le patient, c'est elle qui a psychanalytiquement le pas sur toute autre. Peut-être que celle du lendemain sera différente. Cette supposée réalité peut induire l'analyste à une représentation trompeuse de la personne même de son patient. Comme le disait un maître de chez nous, le professeur Lagache : pour être analyste un médecin doit oublier la médecine et le psychologue la psychologie. Cela voulait nous rappeler, après Freud lui-même, que le psychanalyste ne doit ni vouloir guérir son patient, ni essayer de comprendre sa psychologie. Pourquoi cet avertissement. Parce que porter intérêt à la maladie ou à la psychologie détourne du registre irréaliste qui est à l'œuvre dans la psyché. Il faut garder à l'esprit que le patient est sous l'influence de fantasmes dans sa gestion imaginaire de la situation. Le transfert n'est rien d'autre que la prévalence de phénomènes inactuels sur la perception du présent.

Après vous avoir affirmé que les mots ne peuvent évoquer ce qu'est la psychanalyse, je me suis pris au piège de vous proposer des mots pour l'évoquer. Je me suis centré sur le langage, parce que c'est sur le langage que la psychanalyse est elle-même centrée. Je suis maintenant curieux d'entendre vos questions. Car votre expérience vous expose à la pratique d'une langue que j'imagine fort éloignée de la mienne, dans sa structure et son emploi. Nos mots n'ont pas la même composition, nos verbes n'ont pas le même usage, nos parentés s'expriment autrement, le temps lui-même ne passe pas pareillement. Je crois cependant que, malgré toutes ces différences, nous sommes affrontés aux mêmes difficultés dans notre accès au registre inconscient et que c'est en usant des mêmes procédés que nous pouvons nous mettre au service de nos cures.

La vie et le Tao

Chientzu Wu

Qu'un vieux monsieur ait traversé la moitié de la planète pour venir à Taïwan nous parler du *Tao Te King* ! – voilà qui peut dire l'étonnement et l'émerveillement que j'ai ressentis à l'issue de la première conférence que Monsieur Lavie a donnée, pendant l'été 2006, à l'invitation du jeune Centre taïwanais pour le développement de la psychanalyse. « Au long des heures difficiles de ma vie, le *Tao Te King* a été pour moi un soutien sans égal. Son premier verset a orienté mon existence et imprègne encore mon esprit d'aujourd'hui. J'ai envers cette pensée profonde une vive reconnaissance et lui voue un grand attachement. » Pour moi, jeune psychiatre aspirant à apprendre la psychanalyse, cet aveu de M. Lavie résonnait comme un coup de tonnerre, puisque je cherchais moi-même, à l'époque, à me discipliner – ou me dompter ? – à l'aide des pensées de Lao-Tseu. J'ai été tellement émue par son intervention que j'ai fini par lui offrir, en cadeau de souvenir, avec une naïveté sans considération du code social, le vieil exemplaire du *Tao Te King* en chinois dont je me servais à l'époque régulièrement pour l'apprendre par cœur ! Je réalise à l'instant même que depuis, je n'ai plus de *Tao Te King* avec moi. Sans doute la personnalité de Monsieur Lavie invite-t-elle à une telle hardiesse ou une telle intimité.

Le titre de son intervention, cet été 2006, était, simplement, « Parler et Dire ». Nous, les Taïwanais, parlions de relation d'objet, de narcissisme, de destructivité, de surmoi, de ça, bref, des concepts-clés de la psychanalyse freudienne ou post-freudienne (à entendre surtout au sens de l'école anglaise) et nous ne nous soucions guère de la parole, des mots, du langage. Que le langage ait une place dans la psychanalyse, devions-nous y voir une ombre de Lacan ? En tout cas c'était ce que les Taïwanais étaient tout disposés à croire. Monsieur Lavie a pris la peine de nous citer Lao-Tseu : « La doctrine qui s'énonce n'est pas la vraie doctrine » (*Tao ke tao, fei chang tao*), pour nous signaler un piège posé à un endroit que les sinophones ne soupçonnent guère. À travers le glissement de sens induit par la traduction, cette phrase peut porter davantage sur la limite des mots que sur la nature d'une doctrine vraie (littéralement « doctrine constante » : *chang tao*). « Ce qu'on sait désigner n'est pas équivalent à ce qu'on peut en dire. Le mot ne saurait évoquer ce qu'a d'inépuisable le moindre objet, ni communiquer l'essence d'une doctrine. » Monsieur Lavie nous enseignait qu'en tant que psychanalyste, il est important de se méfier des limites des mots et du langage et de s'intéresser à ce qui motive l'acte de parler.

Trois ans plus tard, toujours par un été chaud et humide du climat subtropical de Taïwan, Monsieur Lavie nous rendait de nouveau visite, pour nous dire qu'il fallait s'intéresser, cette fois-ci, à ce qui motive l'acte de penser : « On n'aime pas penser ce qui nous fait penser » (*L'amour est un crime parfait*). Le rôle des idées incidentes, non pas du patient mais de l'analyste pendant les séances, leurs valeurs transférentielles ou contre-transférentielles (excusez le terme technique !) sont démontrés dans ce texte intitulé « Penser », sans qu'aucun jargon analytique ne soit employé si ce n'est « libre association » et « attention flottante ». Et nous tous, Taïwanais présents, avons été terriblement saisis, je crois (et j'espère), par cette pétillance : « Quand on croit qu'on a tout compris, on arrête de penser ». Pour ma part je trouve particulièrement amusant que ce texte soit déjà traduit en chinois dans le recueil du colloque – alors que l'on n'a pas accès à sa version originale – et que pourtant ce ne soit pas du chinois ! C'est-à-dire que les phrases sont traduites assez souvent littéralement, en suivant la logique et la structuration du français et, malgré le recours à un lexique élégant et littéraire par la traductrice (en l'occurrence Madame Lai Yi-Chuang), elles ne correspondent pas à la façon de parler en chinois. Imaginez combien il est tortueux pour nous, lecteurs sinophones, de penser le penser (écrit en français) à travers un chinois qui n'est pas chinois !

Un autre lien, entre deux de ses interventions distantes de trois ans, m'apparaît soudainement, lors de la relecture des textes prononcés jadis devant le public taïwanais. On peut lire dans « Parler et Dire », une simple phrase qui semble juste faire transition, suite à un paragraphe détaillant la complexité de l'écoute analytique : « C'est comment se repérer dans les dires du patient qui fait l'objet de tant de discussions entre les analystes. » Alors qu'en 2009 la seconde conférence parle justement du « territoire » et de la « carte ». « La carte n'est pas le territoire », « La psychanalyse en tant que méthode se présente, donc, comme un ensemble de cartes permettant de se situer et d'intervenir sur un territoire à définir. » Il avait sûrement pressenti, lors de sa première visite (lors de laquelle étaient également venus Corinne Ehrenberg, Gilberte Gensel, Michael Parsons et Teresa Yuan venant d'Argentine), l'essor (et la rivalité) de différents courants théoriques psychanalytiques qui se rencontraient de manière cacophonique sur cette île encore néophyte. Carte et territoire, une métaphore dont j'ai mis longtemps à comprendre la portée. Me revient alors le souvenir d'un moment passé en tête à tête avec lui : au dîner, nous étions dans un restaurant à la décoration « post-moderne » avec du béton brut et des tuyaux suspendus au plafond. Je lui dis : « ça me fait penser au centre Pompidou, qui joue avec l'extérieur et l'intérieur. » Il me répond : « Que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur, ce sera toujours au service de l'intérieur ! » Il me faut dire à quel point cela a été réellement une chance pour moi d'avoir rencontré Monsieur Lavie au début de ma découverte de la psychanalyse. On se sent tellement plus intelligent après la lecture de ses textes ! Mais dans une page du recueil je peux aussi lire une note prise pendant la discussion libre : « Quand on pense on est obligé à être intelligent ! » Alors, une chance ? sans doute aurait-il demandé – comme Lao-Tseu l'aurait fait – « En êtes-vous sûre ? »

**« Monsieur Lavie, je me souviens de votre solidité,
votre humour et votre façon d’être comme l’eau »**

Jung-Yu Tsai

Président honoraire de l’Association psychanalytique de Taïwan

(Traduit du mandarin par Chientzu WU)

Je me rappelle, Monsieur Lavie, vous et moi à Taipei : nous sommes ensemble sur scène, vous êtes l’intervenant et moi, le modérateur. La salle de conférence de cet hôpital psychiatrique est immense, l’estrade est gigantesquement haute et je deviens moi aussi immense mais il s’agit bien, comme vous le comprendrez facilement, d’une illusion. Là maintenant, il m’est facile de me dire qu’il s’agit d’une illusion car je veux bien croire que votre disparition, elle, n’est pas non plus, qu’une illusion.

Je ne me rappelle même pas le titre de votre intervention. Je ne ressens pas aujourd’hui l’urgence de le retrouver. Je me rappelle juste, qu’après votre intervention, j’ai prononcé quelques mots d’accueil, pour vous, pour le public et j’ai invité les auditeurs à la discussion. Cela m’a été une tâche facile car le public était très enthousiaste à s’exprimer et à poser des questions. Je ne me souviens pas non plus de leurs questions. Mais je me rappelle nettement, que lors de la prise de parole d’un auditeur, sans doute en raison de la chaleur accumulée de la salle, vous enlevez le foulard que vous aviez attaché autour de votre cou. Un foulard en soie aux traits bleus. Vous le remettez dans votre poche et moi, furtivement, je vous demande si je peux le toucher. Vous imaginez sûrement, puisque nous sommes des psychanalystes, de multiples raisons possibles à mon audace dépourvue de la moindre politesse.

J’avais demandé sans trop y penser. Et vous, souriant, vous me le tendez. Dans ma main, il est léger et délicat, il a encore la chaleur humaine. Ce que j’ai senti alors, ce n’était pas la chaleur dans ma main, mais le courant chaud qui traversait mon cœur. C’était un hiver. Je ne déteste pas l’hiver mais cette chaleur, je m’en souviens encore aujourd’hui, je la sens. Vous pouvez toujours imaginer bien des raisons psychologiques à ma conduite mais moi je veux imposer ma « non-raison » : il s’agit d’un terme qui existe dans notre conception linguistique, à la fois bien simple mais avec des milliers de sens, Yin-Yuan, qui veut dire : là où il y a rencontre et entente, là où on trouve une (pré)détermination. C’est cela qui vous a amené, avec tant de plaisir, à Taïwan. Vous êtes venu nous soutenir, avec des mots et une passion à la fois posée et sereine.

Il importe peu de savoir de quelle année il s’agissait. Mais c’était une saison telle que je la vis actuellement, une petite fraîcheur sans plus. C’était par ce climat que j’ai ressenti la retenue tempérée de Monsieur Lavie mais aussi son être passionné. Vous nous avez fait part de votre joie de voir le travail de groupe et la passion pour la psychanalyse au sein notre Association psychanalytique de Taïwan dans ses premiers jours. Vous m’avez dit que cela vous rappelait votre jeunesse, l’ambiance à l’époque dans le cercle de la psychanalyse. Vos propos m’ont rendu incroyablement et déraisonnablement fier de ce que nous faisons ensemble, nous et nos amis taïwanais, y compris le Dr Yang Ming-Min, comme de quelque chose d’ample. Étant peu expérimentés et modestes en la matière, nous avons malgré tout réussi nos premiers pas pour enraciner la psychanalyse sur notre sol, afin que nos cadets puissent apprendre la psychanalyse sans partir à l’étranger, ni en passant par des langues qui ne sont pas la nôtre.

L’art délicat de l’artisanat qu’est la psychanalyse a, au début, été notre langage commun. Aujourd’hui je me permets de vous faire un retour, en mon nom personnel et je suis convaincu que vous l’entendrez, même si

vous êtes déjà parti loin : vos amis taïwanais ont atteint leur objectif, nous avons aujourd'hui un développement solide de la psychanalyse à Taïwan. Elle y restera, elle ne s'y perdra pas. Il ne s'agit pas d'une prédiction du futur mais d'un sentiment réel en moi du moment présent. Il s'agit de l'immense joie que vous soyez venu personnellement nous encourager, les débutants que nous étions.

Dans mes souvenirs, je retrouve la scène de notre dernier repas partagé. Pour nous, Taïwanais, cela compte beaucoup d'échanger autour de la table. Donc après la série de conférences, nous vous avions invités dans un restaurant japonais, sur un boulevard, disons, équivalent aux Champs Élysées de Paris. Le restaurant s'appelle Mitsui Cuisine. Mais dans son nom anglais, on n'entend pas son intention de se présenter en tant que « musée d'art de la cuisine ».

L'un des plats principaux était un crabe royal venant de Hokkaido. Peut-être ce choix voulait-il dire que la psychanalyse est royale, qu'elle est omniprésente. Je ne veux surtout pas vous prendre pour le roi car nous avons, ensemble, avalé, primitivement, ce crabe géant. Un délice sur nos papilles et du plaisir dans notre cœur. Ce soir-là, les papilles et le cœur dominaient la table, plus que n'importe quel roi philosophe ! Baignés dans du champagne français, de la cuisine japonaise et de la passion taïwanaise, nous parlions de psychanalyse. Quelle étrange composition. Rien n'est plus réel.

Après le dîner, Yang Ming-Min, moi et tous nos amis vous raccompagnions. À plusieurs reprises, vous m'avez invité à venir à Paris chez vous. Je le prenais pour une simple politesse. Sans doute n'étais-je pas assez imaginaire pour comprendre la sincérité et l'authenticité de votre invitation. De toute manière, je n'avais pas envisagé de voyage à Paris. Ce n'est que trois, quatre ans plus tard que j'ai annoncé aux amis mon prochain voyage à Paris. Le Dr Francis Yeh de Paris m'a alors transmis votre invitation à venir dîner, avec ma famille, chez vous. Francis m'a même dit que vous discutiez avec lui et modifiez sans cesse le menu prévu. J'y ai vu la finesse de votre cœur, bien au-delà du menu. C'était quatre semaines avant mon embarquement pour Paris.

Je comprends votre empressement. Vous vouliez la réciprocité, c'est ancré dans votre être. Le remerciement et la reconnaissance de l'Autre, je les ai bien sentis dans nos échanges. Je sais que ce n'est pas que mes amis et moi ayons fait des choses extraordinaires, c'est que nous nous sommes rencontrés, autour de la psychanalyse, et que cela a laissé en nous un sentiment de gratitude réciproque. Je suis parti pour Paris dans cet état d'esprit. La veille du dîner prévu, un jour au milieu de notre séjour parisien, vous nous avez prévenu que votre médecin vous imposait un repos absolu, à l'abri de toute excitation, au vu de la fragilisation soudaine de votre cœur. « Excitation », ce mot n'est pas anodin pour moi, j'y rajoute des imaginations et diverses traductions. Toujours est-il que cette occasion de vous revoir m'a échappée.

Le jour venu, je suis allé quand même, en compagnie de Francis et de ma famille, dans un restaurant juste derrière votre maison. J'ai dégusté du vin et du café, français, en vous souhaitant un bon rétablissement. Et vous vous êtes rétabli. Hélas, cette fois-ci vous êtes malgré tout parti. Chez nous, on dit que cela dépend de la volonté du ciel, que l'être humain ne peut pas tout comprendre ni tout maîtriser. Je pense que vous vous trouvez dans cette volonté finale, vous vous y pliez même. Cela relève de votre capacité de trouver un confort au sein de la complexité de la nature humaine.

Mes remerciements/ Merci à Chientzu de transmettre ma lettre. Je sais que je n'y parle pas encore de votre influence sur nous, sur nos amis taïwanais. Je voudrais quand même vous dire que vos conférences ont été officiellement traduites et publiées. Trois scènes de la pratique de la psychanalyse : une réalité née de la parole, est traduit fidèlement et élégamment par Mme Lai Yi-Chuang. Il y a aussi L'amour est un crime parfait, traduit en collaboration par six traducteurs, y compris le Dr Wu Chientzu : que ce livre est surprenant ! Je garde bien votre dédicace de 2006 ! On peut entrevoir, à travers ces titres de livres, les idées curieuses que vous nous transmettez, avec de très beaux mots.

Si je n'essaie pas de parler de votre influence sur nous, c'est qu'elle ne s'énonce pas. Elle existe puissamment mais discrètement. D'autant qu'il ne s'agit pas juste de la psychanalyse, qui a été d'abord ce pourquoi vous

êtes venu à Taïwan. Mais de l'affection qui se communique, de personne à personne, au-delà de belles paroles et frappe infiniment au-delà de la connaissance, comme de l'eau qui grave de jolis dessins sur les rochers.

Ces beautés, nous ne nous y attendions pas en même temps que nous les avions pressenties. Elles me laissent une blessure et il me faut du temps. Je suis toujours dans le regret de nos retrouvailles manquées. Maintenant, vous êtes parti loin et c'est bien réel. Après le sentiment de perte ressenti lorsque j'ai appris la nouvelle, maintenant j'ai envie de vous dire, avec toute ma joie : Monsieur Lavie, bonne route. Ma famille, mes amis et moi, nous nous souvenons de vous, Monsieur Lavie. Votre quiétude, votre sens de l'humour se sédimentent en nous et, avec le temps, de notre blessure naîtront de jolis dessins. Je sais que tout cela vous concerne. Monsieur Lavie, bonne route.

Dual Time

Ming Min Yang

Paris. Une fois... Je m'acheminai vers chez lui pour assister au groupe de travail de l'A.P.F. À la station de métro Opéra, j'ai vu un panneau indiquant : « Défense d'entrer, danger de mort ». Au lieu de m'éloigner, cela provoqua au contraire ma curiosité : qu'y avait-il à l'intérieur ? Ce jour-là, la discussion en groupe n'était pas fluide, minée de nombreux silences, tandis que j'étais obsédé par la menace du panneau de métro, sans savoir pourquoi et tout à coup l'expression correspondante en chinois a surgi – on dit : « Danger de la vie ».

Taiwan. Une fois... Lui et moi, nous étions dans un ascenseur de l'hôpital où avait lieu sa conférence, il remarqua qu'il n'y avait pas de bouton pour le quatrième étage et me demanda pourquoi. Il s'agit d'un tabou, ai-je expliqué, car en taiwanais le chiffre « quatre » se prononce pareil que la « mort », par conséquent, dans un hôpital on ne trouve le « quatre » nulle part – il n'y a pas de « mort » dans un hôpital.

Entre Paris et Taiwan. Pendant plus de dix ans, chaque mercredi, la nuit tombante à Taiwan et encore le matin à Paris, nous discutons, en *Face Time*, de mes patients et de divers sujets de la psychanalyse. À plusieurs reprises, dans mes expressions françaises, les personnes, les genres et les temps le rendaient confus. Je dus lui expliquer que dans certaines phrases en chinois, le sujet est inexistant, même pour les verbes impersonnels on n'utilise pas un « il », comme « (il) vente » et qu'il n'existe pas de conjugaison, on utilise des particules en fin de phrase pour marquer l'état du verbe. Alors il me demanda si le chinois était encore plus propice à l'expression psychanalytique. Le chinois étant ma langue maternelle, je me sentis tout à fait incapable d'y répondre. Dans mon for intérieur, je me disais que peut-être, entre deux personnes, chacun utilisait sa propre langue pour se parler, ce qui serait plus proche de ce que la psychanalyse cherchait à exprimer. Quelques instants après, il se souvint qu'une fois il avait demandé l'heure à Granoff... « Quelle heure est-il ? » Après quelques réflexions, Granoff lui répondit : « Freud dit : il est dix heures. »

Le dernier cadeau qu'il m'a offert est une montre Louis Pion. Sur le cadran, à gauche comme à droite, de chaque côté se dessine un cercle, à l'intérieur duquel trois aiguilles tournent – chaque système est alimenté par une pile individuelle, distincte. Tout en bas est marqué très clairement « *Dual Time* », temps double, inter-temporalité. D'habitude, je règle les deux cercles sur les heures de Paris et de Taiwan. En ce moment, les aiguilles de l'heure de Taiwan se sont arrêtées. Je ne songe pas à changer de pile, mais je change l'heure de Paris en celle de Taiwan. Est-ce que je veux dominer le temps de la vie et le temps de la mort ? À vous, au plaisir de vous revoir un autre jour, Monsieur Lavie.

Le territoire de la psychanalyse et sa carte

Jean-Claude Lavie

Dans les années 1930, aux États-Unis, un mathématicien polonais nommé Alfred Korzybski s'intéressa à la relation que l'homme établit avec les objets.

C'était dans la suite des travaux d'Einstein précisant que la nature des objets dépend des conditions de leur observation. Exemple banal : la hauteur d'un son augmente ou diminue selon que celui qui l'entend s'en rapproche ou s'en éloigne.

Korzybski aperçut vite que l'homme n'a pas conscience de la part qu'il prend à la constitution de la réalité. Il remarqua que l'homme se satisfait d'identifier les objets à une part réduite de ce qu'ils sont. Il déplora que l'homme néglige l'importance des mots dans ce qu'il perçoit mots. « On ne voit, enseignait-il, que ce que le langage nous permet de reconnaître ».

Contrairement à Freud qui, à partir de l'indétermination des rêves, avait tiré profit de l'indétermination des paroles, Korzybski souffrait de l'imprécision du langage. En mathématiques, disait-il, quatre signifie quatre. Ni plus, ni moins. Qu'aurait-il pensé de la flexibilité de la langue chinoise !

C'est sans doute le passage de Korzybski par les Services de renseignement qui lui fit énoncer la mise en garde suivante : « La carte n'est pas le territoire ». Si cette formule est parvenue jusqu'à vos oreilles, vous n'avez pas dû lui trouver grand intérêt, parce qu'elle semble ne rien apprendre. Il ne vous viendrait jamais à l'esprit de confondre un territoire avec la carte qui le représente, pas plus que de confondre le nom d'une personne avec cette personne ! Le mot « chien » ne mord pas.

Pourtant, cette formule ouvre sur d'étonnantes révélations. Elle permet de mesurer l'emprise insoupçonnée de nos modes de penser sur la réalité. Elle permet d'apercevoir combien sont confuses bon nombre de nos certitudes. Elle fait apparaître que, parfois, il est impossible de démêler une carte de son territoire. Elle révèle qu'il arrive même que l'on prenne l'effet pour la cause et la cause pour l'effet.

La psychanalyse peut-elle tirer bénéfice de ce clivage entre carte et territoire ?

En français, le mot psychanalyse a une grande indétermination.

Pour Freud et selon sa propre définition : « La psychanalyse est une méthode qui permet de mettre en évidence certains phénomènes inconscients qui ne sont pas accessibles autrement. » La psychanalyse en tant que méthode se présente, donc, comme un ensemble de cartes permettant de se situer et d'intervenir sur un territoire à définir.

Pour les disciples de Freud, dont nous sommes ici un certain nombre, la psychanalyse, c'est aussi une théorie. Cette théorie donne son assise à la méthode. Elle se présente comme un ensemble de cartes assez proches de celles de la méthode mais qui n'ont pas les mêmes usages. Les cartes de la théorie ont été dressées par Freud pour décrire sa façon personnelle et nouvelle de considérer le territoire des maladies mentales. En particulier, la théorie psychanalytique introduit des différences avec la psychiatrie. Elle accorde plus d'importance à la parole des malades qu'à leur comportement, plus d'importance à ce que disent les malades qu'à ce qu'ils veulent dire.

Korzybski considérait le langage comme un outil extérieur à son utilisateur. Il déplorait l'imprécision des mots et en est même venu à fonder une École de sémantique générale pour maîtriser les effets de cette imprécision.

Freud, au contraire, s'est intéressé à l'utilisation subjective du langage, donc à la parole plus qu'au mot. Cette utilisation incluait la polysémie et ses ambiguïtés. Cela lui permit d'apercevoir l'existence des significations adjacentes qui gênaient Korzibski et de les étudier. Ces significations, cachées derrière les formulations manifestes, pouvaient apparaître de façon banale grâce à des homophonies, grâce à des résonances, à des allusions, etc. Freud y ajouta des mécanismes spécifiques, en particulier ceux du travail du rêve : c'est-à-dire la condensation, le déplacement et le renversement en son contraire. Tous ces facteurs amplifient les possibilités expressives de la parole. Ils se retrouvent comme éléments des cartes qui permettent une écoute psychanalytique des malades.

Si la carte n'est pas le territoire, on voit qu'elle participe à sa constitution. Première surprise : alors qu'on aurait pu penser que c'est le territoire qui impose sa réalité à la carte, on découvre que c'est la carte fonde la réalité du territoire. Cette révélation signifie que c'est le subjectif qui crée l'objectif.

Le mot psychanalyse en français désigne aussi une cure personnelle, qui est l'application à un patient particulier de la méthode psychanalytique. Là aussi la distinction carte/territoire est intéressante. Il faut souligner tout d'abord quelque chose qui ferait horreur à Korzibski : il n'y a pas d'autre accès à ce qui serait la réalité d'une cure que le ou les récits qui en sont faits. Ces récits évoqueront la cure, c'est-à-dire sa supposée réalité, en masquant sa dimension forcément subjective. Ce ne seront pas seulement les récits faits par l'analyste qui décriront la cure mais tout autant les récits de l'analysant et pas moins ceux d'un éventuel superviseur. Pourront s'y ajouter les récits de tel ou tel témoin extérieur, comme celui du psychiatre qui suit le même patient ou même ceux de la famille, bien placée pour mesurer les effets de cette cure de son propre point de vue. Or, vous vous en doutez, ces récits n'auront guère de points communs. Pourtant quand on parle de la cure de Mr X, on croit parler d'une chose précise.

La psychanalyse est aussi un mouvement culturel comme il apparaît dans la phrase : « Que sera la psychanalyse dans dix ans ? ou dans la question : « Comment la psychanalyse s'implante-t-elle en Chine ? ». Pour envisager une réponse, devra-t-on assimiler la psychanalyse au nombre des psychanalystes ou au nombre des sociétés d'analyse ? Devra-t-on faire équivaloir la psychanalyse à la quantité d'ouvrages publiés ou, pire, à leur importance ? Devra-t-on plutôt se fier au nombre de malades soignés ? Je laisse à votre imagination le nombre de réalités confondues dans le mot psychanalyse avec une indétermination qui n'est pourtant pas chinoise. Et il n'y a pas que dans ce mot.

Par exemple, comment apprécier la validité d'une cure ? Serait-ce par les conditions de son déroulement, c'est-à-dire le cadre ? Serait-ce, comme l'IPA l'exigeait, par le nombre de séances hebdomadaires ? Serait-ce par l'appartenance de l'analyste à telle ou telle École ? Et qui déciderait de la validité de ces Écoles ? La validité d'une cure serait-elle appréciable par la mesure de ses résultats ? Cela semble raisonnable mais, avant toute mesure, comment définir les résultats ? Est-ce l'évolution des comportements du patient pendant la séance, par exemple l'appréciation de sa liberté de parole ? Est-ce un changement favorable dans la vie du patient. Or, on sait qu'au cours d'une cure, certains symptômes s'atténuent et même disparaissent, comme pour se soustraire à l'analyse. Ce serait même un signe de progrès quand ils réapparaissent, notamment dans la situation même. Et, ces changements apparemment positifs, qui doit les évaluer ? Est-ce l'analyste, le patient, l'entourage ? Si, néanmoins, cette évaluation semble praticable, il faudra encore décider quand ce résultat doit être évalué. Est-ce séance après séance. Est-ce à la fin de la cure. Ou bien serait-ce avec le recul du temps ? Un an, dix ans ? Après toutes ces questions, comment pouvoir parler des résultats d'une cure ? Mais comment se passer de cette notion, bien que le sens en soit insaisissable ?

À tout moment, quand on parle de quoi que ce soit, on croit savoir de quoi on parle. À voir ce qu'il en est pour les résultats d'une cure, c'est une chance que Korzibski nous ait signalé que savoir de quoi on parle est une illusion fréquente. L'imprécision du langage peut cependant être bénéfique, en obligeant à remettre en question ce qu'on dit. C'est pourquoi les cartes de la psychanalyse sont l'objet permanent de discussions passionnées entre les diverses Écoles et même à l'intérieur de chacune.

Une meilleure approche de ce dont on parle peut résulter de la confrontation permanente des cartes avec leurs territoires. C'est ce que Freud a fait dès le début de son œuvre et n'a cessé de faire. Il s'est imposé de mettre en conformité sa pratique avec sa théorie et, dans le même temps, de parfaire sa théorie en fonction des effets de sa pratique.

Je vous propose, maintenant, de voir ce que peut nous apporter le clivage carte/territoire dans les moments difficiles de notre pratique de tous les jours.

Imaginons, qu'en pleine nuit un patient me téléphone et me dise que depuis sa dernière séance il n'a plus confiance en rien et donc qu'il va se suicider. Avec quelle carte vais-je l'entendre et lui répondre ? Dois-je prendre cela pour une information, et répondre : « Je vous remercie de me prévenir, j'annule donc notre prochain rendez-vous ! » ? Dois-je déceler derrière cette annonce une simple intention et répondre que j'en prends note ? Dois-je entendre cet appel comme une demande d'être retenu et répondre : « Pour vous suicider, ce n'est peut-être pas le meilleur moment » ? Dois-je entendre cela comme une demande d'amour et répondre : « Croyez bien que je vous regretterai » Ou encore dois-je être tout simplement réaliste et dire que cela m'attriste au point de me gâcher le reste de ma nuit ?

Je n'aurais probablement pas envie de plaisanter comme je le fais en ce moment. Au contraire, je me sentirais impliqué au plus vif par le rôle que j'attribue à ma fonction d'analyste. C'est, notons-le, la carte de ce rôle qui, avant de me suggérer une réponse, aura établi, la réalité de ce qui m'aura été dit.

Je ne peux évidemment pas réagir comme un témoin ordinaire. Que ferait, d'ailleurs, un témoin ordinaire ? Comment tiendrait-il compte de cet appel ? Le souci de quoi ou l'intérêt de qui prendrait-il en charge ? S'il entend un appel à l'aide, a-t-il à envoyer d'urgence des secours au milieu de la nuit, puisqu'un témoin ordinaire n'a pas de secret professionnel à respecter. Si l'appel est entendu comme une demande de reconnaissance et d'amour, va-t-il y répondre en allant aussitôt chez cette personne, qui ne serait pas son patient, pour lui manifester des sentiments de compassion, avant de rentrer chez lui ?

Quoi qu'il en soit pour ce témoin supposé, ce n'est pas pour moi le moment d'abandonner le rôle d'analyste que personne ne m'a forcé à tenir. J'ai donc à occuper cette place et à y faire face en conséquence. Que signifierait alors d'entendre cet appel en analyste ? Comment donner une réalité psychanalytique à l'appel de ce patient et à ce qu'il convient que je fasse ?

Utiliser une carte psychanalytique pour déchiffrer cet appel, fera d'abord penser que c'est un effet du transfert. Je pourrais donc considérer cet appel comme un moment positif de la cure, malgré sa forme imprévue et provocante. Vais-je alors savoir comment utiliser cette occasion ?

Ne devrais-je pas tenir compte d'abord de l'« ici et maintenant ». Pourquoi ne pas suivre l'idée que cet appel téléphonique nocturne vient me cueillir dans mon lit et pourquoi ne pas tenir compte de cette particularité. Cela m'inciterait à voir dans cet appel l'équivalent d'une intrusion dans mon intimité, comme celle d'un enfant qui surgit dans l'intimité des parents en pleine nuit. Rien ne m'empêcherait, alors, de déplacer le contenu de notre dialogue sur ce que représente d'intime l'heure de cet appel. Cela remplacerait le contenu dramatique de la conversation par ce qui constitue ce qui est en jeu entre nous. Je pourrais être encore plus catégorique et demander à ce supposé patient : « M'appellez-vous pour que je vienne près de vous maintenant ? » Même si ces interventions n'ont pas la forme d'interprétations, elles en sont, parce qu'elles recentrent le contenu de l'appel sur le présent de la relation et qu'elles forcent le patient à s'y référer pour y répondre dans un hic et nunc réaliste. Ce type d'intervention transforme la répétition névrotique en névrose actuelle.

La menace de suicide crée une situation tragique, utilisant le transfert comme une provocation, c'est à dire qu'elle crée une épreuve qui force l'analyste à y répondre au présent sans pouvoir l'éluder. Pour l'éluder, il aurait fallu ne pas décrocher le téléphone.

L'actualisation du transfert, c'est-à-dire la survenue de la névrose dans la situation analytique, n'est pas toujours aussi violente mais elle est souvent embarrassante car elle s'impose sans échappatoires possibles. Ce sera, plus

souvent, une question d'horaires de rendez-vous ou un problème d'honoraires. Il faut voir là, non pas le surgissement d'un problème pratique mais l'occasion d'un affrontement transférentiel à utiliser au service de la cure. Pour Freud, c'est la seule occasion d'avoir prise sur la névrose, parce que la scène se déroule non seulement au présent mais elle oppose les deux personnes derrière leurs rôles dans la situation.

Vous connaissez, je pense, mais je vais quand même la rappeler, la belle métaphore de Freud au sujet des interprétations. « Donner des explications à un patient qui souffre équivaut à donner des menus à des affamés ». Qu'y aurait-il d'autre à offrir, sinon entrer dans le territoire de la rencontre qui nous est proposée, en y incluant le vécu de chacun des acteurs. Le patient n'a plus affaire à la psychanalyse, mais au psychanalyste. L'émotion, l'appréhension ou parfois l'indifférence de l'analyste fait déjà partie de sa venue sur le territoire. Il reste à savoir qu'en faire ? Quelque fois on n'a pas les moyens d'en faire quoi que ce soit, surtout dans les premiers temps d'une cure, parce qu'on ne connaît pas encore grand-chose de l'histoire du patient. Parfois on peut intégrer un tel appel dans ce qu'on sait du patient. L'essentiel est de pouvoir apercevoir la répétition dans laquelle est pris le patient pour lui permettre d'en sortir. À ce niveau, il est difficile d'inventer un exemple. Je vous propose donc un exemple réel.

Un soir, vers minuit, je suis réveillé par l'appel d'une patiente que j'avais reçue dans la journée. Je l'entends me dire d'une voix calme : « J'ai tout préparé sur ma table de nuit, mais avant de l'avalier, je tenais à vous dire au revoir. » Cela était dit d'une voix calme, sans pathos. Je suivais cette assistante sociale depuis des années et j'étais surpris par cette scène, dont la violence implicite contrastait avec son ton mesuré. Je ne sais pas trop comment m'est venu de lui répondre : « Je ne peux pas vous en empêcher. Mais savez-vous vraiment ce qui vous pousse à venir me dire au revoir ? » Ma question voulait déplacer le contenu de l'appel sur l'appel lui-même. Au lieu de demander à cette femme ce qui l'incitait à prendre ce qu'elle avait préparé, je l'attirai sur le territoire de ce qui l'incitait à m'appeler. Un silence assez long me répondit, que j'entendis comme le désarroi d'avoir à se justifier de m'avoir appelé, avec la prise de conscience trouble de cette audace. Après quelques instants j'ajoutai : « Ne pensez-vous pas que cela mériterait qu'on en parle plus tranquillement ? » La séance qui suivit cette scène fit revenir en plus détaillé un souvenir d'enfance que la patiente avait déjà en partie rapporté. Cela concernait une cousine du même âge, morte d'une péritonite vers leurs neuf ou dix ans. Cette cousine était ressentie comme méchante et jalouse, elle s'attirait des reproches de tout le monde pour sa mauvaise conduite et son mauvais travail à l'école. Or, ce qui se passa après la mort de cette cousine troubla beaucoup ma patiente à l'époque. Soudain, autour d'elle, on se mit à dire que cette cousine était gentille, qu'on la regrettait et même qu'elle était bonne élève. Finalement, tout le monde disait qu'on l'aimait bien. Mourir pour être aimée était la clef de cette envie de mourir. Dans cette optique, l'appel qui m'était adressé devenait clair. Difficile d'imaginer plus rapide et plus efficace comme demande, inconsciente, il est vrai.

Ai-je pris un risque en estimant que la densité de la relation me permettait de douter d'un passage à l'acte ? Certes j'ai pris un risque, mais sommes-nous là en tant qu'analyste pour tenir la main de nos patients ou leur donner au présent l'occasion de se libérer de leurs répétitions inconscientes ? L'expérience prouve et cela aide à supporter certaines situations, que si on laisse la névrose du patient se déployer dans la relation, le patient sera quelque peu prisonnier de cette liberté et c'est dans le cadre de la cure que se jouera l'enjeu de la névrose. Si le risque d'un *acting-out* peut en apparaître moindre, il est vrai également que si on craint une suite funeste, on en accrédite la survenue.

Ce qui est important est que ce soit une carte psychanalytique que j'ai choisie pour me repérer. On voit clairement que si j'avais utilisé une carte psychiatrique, ma réaction eut été très différente, la suite aussi, le cas aussi etTM finalement, c'est la carte que j'ai choisie qui a créé le territoire que je vous ai décrit. Que le choix de la carte puisse créer le territoire laisse rêveur sur la confusion de la cause et de l'effet.

Puisque j'en suis venu au registre clinique, je vais vous rapporter un autre exemple, semblable et différent, moins risqué et plus risqué. Il s'agissait d'une patiente que m'avait adressée le rhumatologue qui la suivait depuis des années.

Cette femme, d'un peu moins de cinquante ans, marchait difficilement à cause d'une malformation du bassin. Elle disait que cela l'avait empêchée de jouer avec les autres et, pire, de danser. Par honte et timidité, elle n'avait osé fréquenter aucun garçon. Elle précisait qu'elle avait longuement souffert toute sa vie de cet isolement. Lorsqu'elle eut presque trente ans, un bel homme s'éprit d'elle et réussit à l'appivoiser jusqu'à l'épouser. Ce fut le début d'une période d'un bonheur intense d'une quinzaine d'années brusquement interrompue par la mort du mari dans un accident de la route dans lequel, disait-elle, « il s'était fait rentrer dedans par un camion ». Depuis ce deuil et malgré son métier d'enseignante qui lui faisait rencontrer beaucoup de gens, cette femme se renferma dans sa solitude antérieure.

Le rhumatologue qui la suivait de loin en loin la trouvant déprimée me l'adressa. D'abord réticente à s'exprimer, cette patiente en vint à parler de plus en plus librement. J'étais devenu pratiquement son seul interlocuteur. La dépression s'atténua et, au bout de presque deux ans, je pensais mettre fin à la cure, quand surgit un symptôme inquiétant. Lorsque cette femme prenait l'autoroute pour aller travailler, il lui venait parfois l'envie, disait-elle, de tourner le volant vers la gauche pour « se faire rentrer dedans par un camion ». Elle avait du mal à résister à cette envie, si simple à réaliser. Les récits qu'elle m'en faisait ne parlaient ni de suicide ni de mort. Faute de mieux, je lui suggérai que ce n'était pas là un désir d'en finir, mais celui de rejoindre son mari, mort dans de semblables circonstances, mari dont elle parlait toujours avec une grande nostalgie. Cela ne fit pas disparaître le symptôme et je craignais le passage à l'acte lorsque je l'entendais décrire cette situation répétitive. Je faisais, à ce moment, la grossière erreur de négliger la carte de l'écoute analytique. J'entendais ce qui m'était rapporté comme la description d'une réalité extérieure à la séance, au point que j'étais tenté de lui déconseiller de conduire.

Il me fallut un certain temps pour me rendre compte que j'avais affaire à un récit qui était à entendre au présent. Des séances difficiles pour moi passèrent, avant qu'un détail des camions qui lui faisaient cet effet, fasse revenir un souvenir de son enfance. Dans son petit village arrivait chaque semaine le camion d'un livreur qu'elle connaissait bien. Cet homme troublait la sensualité naissante de ses quinze ans. Il déjeunait dans la petite auberge que tenaient ses parents. Et pendant ce temps, la jeune fille sauvage qu'elle était, s'installait dans le camion, s'imprégnait de l'odeur du tabac mélangée à celle de l'homme. C'était un souvenir trouble gênant à détailler. Se faire rentrer dedans par un camion devint dans mon esprit se faire rentrer dedans par un camionneur.

Donner à ce moment une telle explication à cette patiente n'aurait pas été opérant, elle ne l'aurait pas acceptée. Il fallait rattacher cela à la situation de la cure. L'occasion se fit un peu attendre jusqu'au jour où cette patiente parla de l'odeur de mon bureau. De là ce ne fut pas trop difficile de lui faire prendre conscience de son état d'excitation actuelle sur le divan comme sur les sièges du camion dans le passé.

L'élément de la carte qui aurait dû me guider plus tôt était celui du transfert, qui m'enjoignait d'avoir à me centrer sur le présent de la séance. Je n'avais pas à prendre le récit de cette envie pour quelque chose qui se manifestait sur l'autoroute mais pour une envie qui m'était communiquée au présent de la séance. L'envie de se faire rentrer dedans par un camion était, pour la patiente, moins difficile à laisser venir à sa conscience que l'envie ressentie sur le divan (j'étais à sa gauche, moi aussi).

Je ne fus pas surpris par l'évolution qui suivit, avec la disparition de cette envie angoissante. Il me plut aussi que, quelques semaines plus tard, cette femme établisse une relation sentimentale avec un de ses collègues jusque-là tenu à distance. Dans cet exemple on voit, entre autres, que c'est d'imaginer ce qui se passait sur la route qui m'empêchait d'entendre ce qui se passait sur le divan. Il ne suffit pas d'avoir des cartes, encore faut-il savoir s'en servir.

Pour être complet, il faudrait maintenant que je vous rapporte des cas où mes choix de carte n'ont eu aucune prise sur la situation. Et comble de l'aveu, il m'arrive de ne pouvoir rattacher l'amélioration des patients à aucune histoire, à aucun retour de souvenir qui satisfasse mon envie de comprendre.

N'est-ce pas une bizarre prétention que celle de vouloir tout comprendre ! Cela nous incite à évoquer des causalités rationnelles et à négliger la puissance des causalités imaginaires. Les fantasmes qui sont un élément important des cartes analytiques sont presque impossibles à concevoir, à cause de leur côté fantastique, irréel, qui en empêche toute représentation réaliste et pour cette raison les empêche aussi de venir à la conscience des patients.

Je pourrais vous raconter d'autres cas. Plus dramatiques ou beaucoup moins. Tous, ici, pourriez en faire autant. Ce qui est remarquable, c'est que chacun présenterait ses cas à sa manière. Les cartes de la psychanalyse ont des exigences strictes pour donner une prise sur ses territoires. Mais chaque psychanalyste les invoque forcément avec sa subjectivité et décide de leur usage selon son tempérament. C'est pourquoi la charge d'un superviseur n'est pas d'enseigner ce qu'il fait lui-même. Il a simplement à apprécier la validité psychanalytique de ce qu'on lui rapporte. Cela veut dire que les cas présentés ici, ou même dans des livres, sont des exemples et non des modèles.

Cela m'incite à conclure sur la pensée suivante : la psychanalyse révèle les effets de langage qui soumettent chacun aux particularités de sa langue. C'est pourquoi, malgré les bonnes volontés qui vous entourent, c'est vous seuls, Chinois, qui édifierez la psychanalyse chinoise.

***Conseil, Institut, Comités
et liste des membres de l'APF***

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente Dominique SUCHET
Vice-Présidents Patrick MEROT – Miguel de AZAMBUJA
Secrétaire général Jean-Michel LÉVY
Secrétaire scientifique François HARTMANN
Trésorière Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ
Président sortant Claude BARAZER

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire François HARTMANN
Laurence KAHN, Philippe QUÉMÉRÉ
Sarah CONTOU TERQUEM, Marc DELORME, Cécile MARCANDELLA.

COMITÉ DE PUBLICATION DE LE PRÉSENT DE LA PSYCHANALYSE

Placé sous la responsabilité de Jacques ANDRÉ, il est composé de Claude ARLÈS, Isée BERNATEAU, Dominique BILLOT MONGIN, Sarah CONTOU TERQUEM, Mathilde GIRARD, Bernard de La Gorce, Françoise LAURENT, Estelle LOUËT, Françoise NEAU, Martin RECA, Caroline THOMPSON, Mi-Kyung YI.
Directeur de la publication Dominique SUCHET

DOCUMENTS & DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.
La réalisation des numéros est confiée à Miguel DE AZAMBUJA avec
Joanne ANDRÉ, Éric FLAME, Benoît VERDON, Marita WASSER.

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Athanasios ALEXANDRIDIS, Jacques ANDRÉ
Claude BARAZER, André BEETSCHEN, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT
Dominique CLERC, Christophe DEJOURS, Jean-Philippe DUBOIS
Lucile DURMEYER, Brigitte EOCHE-DUVAL, Michel GRIBINSKI
Jean-H. GUÉGAN, Didier HOUZEL, Laurence KAHN
Bernard de LA GORCE, Sylvie de LATTRE, Jean-Michel LÉVY
Josef LUDIN, Paule LURCEL, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Pascale MICHON RAFFAITIN, Nicole OURY
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Dominique SUCHET
Jean-Yves TAMET, Olivia TODISCO, Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER
Philippe VALON, François VILLA, Felipe VOTADORO

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire : Leopoldo BLEGER
Claude BARAZER, Leopoldo BLEGER, Catherine CHABERT, Christophe DEJOURS, Brigitte EOCHE-DUVAL, Didier HOUZEL, Sylvie de LATTRE, Philippe VALON, François VILLA.

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire : Françoise LAURENT
Membres ex officio : Dominique SUCHET, François HARTMANN
Membre représentant du Collège des Titulaires : Jean H. GUÉGAN
Isabelle CAHINGT, Maria MARCELLIN, Cristina LINDENMEYER, François ROYER.

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Daniel WIDLÖCHER

9, rue Édouard Jacques 75014 Paris

01 49 59 26 84

ONT ÉTÉ MEMBRES D'HONNEUR

Annie ANZIEU – Jean-Louis LANG – Jean LAPLANCHE – Jean-Claude LAVIE – J.-B. PONTALIS – Robert PUJOL – Guy ROSOLATO

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau – 75007 Paris	01 47 05 86 02
Dr Athanasios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 – Athènes 10676 – Grèce	00302107291993
Pr Jacques ANDRÉ	46, rue Vavin – 75006 Paris	06 82 96 29 55
M. Claude BARAZER	71, rue du Cardinal Lemoine – 75005 Paris	01 55 43 93 14
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet – 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Dr Leopoldo BLEGER	13, rue Béranger – 75003 Paris	01 42 77 85 96
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot – 75003 Paris	01 42 77 27 70
Mme Dominique CLERC	41, cours Pasteur – 33000 Bordeaux	05 57 95 61 80
Pr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef – 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V – 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 47 07 63 42
Mme Brigitte EOCHE-DUVAL	3, rue Dobrée – 44100 Nantes	02 40 69 75 17
		06 86 97 14 11
Dr Michel GRIBINSKI	38, rue de Turenne – 75003 Paris	06 76 52 92 69
Dr Jean H. GUÉGAN	2, rue Jean-Jacques Rousseau – 44000 Nantes	06 85 92 65 37
Pr Didier HOUZEL	95, rue Saint-Jean – 14000 Caen	09 81 09 36 58
Mme Laurence KAHN	68/70, bd Richard Lenoir – 75011 Paris	01 47 00 51 70
Dr Bernard de LA GORCE	9, avenue Maréchal Saxe – 69006 Lyon	04 78 37 94 52
Mme Sylvie de LATTRE	55, quai des Grands Augustins – 75006 Paris	06 72 53 62 25
		01 42 49 31 89
M. Jean-Michel LÉVY	7, rue des Dames – 75017 Paris	01 42 63 09 43
Dr Josef LUDIN	Schillerstrasse 53 10627 Berlin Allemagne	0049 30 755 65 430
Dr Paule LURCEL	24, villa Lourcine BP 50 – 75014 Paris	01 45 35 25 06
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger – 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V – 94130 Nogent S/Marne	01 48 73 40 17
	8, rue Lacharrière 75011 Paris	
Dr Pascale MICHON RAFFAITIN	12, rue Oswaldo Cruz – 75016 Paris	01 42 30 70 70
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long – 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Dr Jean-Claude ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Mme Évelyne SECHAUD	99, rue de Sèvres – 75006 Paris	06 86 37 25 49
Mme Dominique SUCHET	86, rue Montgolfier – 69006 Lyon	04 78 93 64 42
	8, rue Lacharrière – 75011 Paris	06 23 09 27 81
Dr Jean-Yves TAMET	57, rue Hénon – 69004 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Olivia TODISCO	9, rue du Maine – 75014 Paris	01 40 65 99 00
Dr Hélène TRIVOUSS WIDLÖCHER	9, rue Édouard Jacques – 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Philippe VALON	51, Rue Jules Guesde – 92240 Malakoff	01 46 84 09 62
	23, boulevard Victor Hugo – 78300 Poissy	01 39 11 90 59
M. François VILLA	30, bd de Strasbourg – 75010 Paris	01 42 49 71 42
Dr Felipe VOTADORO	5-7, bd Edgar Quinet – 75014 Paris	01 43 35 12 06

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard – 75006 Paris	01 40 51 26 24
Pr Patricia ATTIGUI	12, rue Bichat – Imm. Lux – Allée B – 69002 Lyon	06 80 66 63 22
M. Miguel de AZAMBUJA	11, rue des Lyonnais – 75005 Paris	01 43 22 13 36
Dr Hervé BALONDRAGE	17, rue Vergniaud – 33000 Bordeaux	05 56 44 29 30
Dr Bernard BASTEAU	117, rue de Ségur – 33000 Bordeaux	05 56 24 93 14
Mme Monique BICHAT	32 bis, avenue de Picpus – 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Paule BOBILLON	22, rue des Remparts d’Ainay – 69002 Lyon	04 78 37 95 51
M. Maurice BORGEL	12, rue Rambuteau – 75003 Paris	01 42 77 01 95
Dr Jean-Claude BOURDET	44, rue de Tivoli – 33000 Bordeaux	05 56 08 60 21
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy – 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET FOULARD	5, rue Menou – 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Mme Isabelle CAHINGT	18, rue des Pontonniers – 67000 Strasbourg	06 63 66 79 68
Mme Cécile CAMBADÉLIS SISCO	17, rue Montmartre – 75001 Paris	06 66 97 37 97
Mme Brigitte CHERVOILLOT COURTILLON	5, rue Clapeyron – 75008 Paris	01 42 94 08 09
Dr Élisabeth CIALDELLA RAVET	18, place Maréchal Lyautey – 69006 Lyon	04 72 74 16 22
Dr Fafia DJARDEM	33, rue de la Charité – 69002 Lyon	04 78 70 86 02
Mme Hélène DO ICH	4 bis, place de Verdun – 42300 Roanne	04 77 72 70 07
Mme Chantal DUCHÊNE GONZÁLEZ	30, passage Charles Dallery – 75011 Paris	07 85 46 42 51
Mme Corinne EHRENBERG	16, rue de Fleurus – 75006 Paris	01 42 22 10 16
Dr Maya EVRARD	45, avenue Bosquet – 75007 Paris	06 16 41 70 17
Mme Bernadette FERRERO MADIGNIER	52, rue Henri Gorjus – 69004 Lyon	06 08 71 67 80
M. Serge FRANCO	38 bis, av. de la République – 75011 Paris	06 84 08 37 79
Mme Gilberte GENSEL	41, rue Volta – 75003 Paris	01 42 76 05 27
Pr Bernard GOLSE	30, rue de Bourgogne – 75007 Paris	01 45 51 79 89
Dr François HARTMANN	13, passage Saint-Sébastien – 75011 Paris	01 42 74 16 86
Mme Adriana HELFT	15, rue de Bièvre – 75005 Paris	01 42 71 23 46
Mme Monique DE KERMADEC	87, av Raymond Poincaré – 75116 Paris	01 47 04 23 32
Dr Jacques LANSAC-FATTE	91, rue Frère – 33000 Bordeaux	05 56 79 38 29
Dr Françoise LAURENT	14, rue Sainte-Anne de Baraban – 69003 Lyon	04 78 28 28 47
Mme Jocelyne MALOSTO	8, rue Emilio Castelar – 75012 Paris	01 43 44 58 74
Dr Maria MARCELLIN	176, rue Legendre – 75017 Paris	01 42 26 63 72
Pr Vladimir MARINOV	13, rue des Abondances – 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Frédéric MISSENERD	18, boulevard Arago – 75013 Paris	07 69 05 82 95
Dr. Luis-Maria MOIX	14, rue Serpente – 75006 Paris	01 42 77 05 77
Dr Frédéric de MONT-MARIN	22, rue Saint-André des Arts – 75006 Paris	06 84 20 21 92
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail – 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Michael PARSONS	1, Offerton Road SW4 ODH – Londres – UK	00 44 20 7622 0226
Dr Philippe QUÉMÉRÉ	69, rue Pascal – 75013 Paris	01 43 36 12 04
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix – 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l’Intendance – 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Catherine RODIÈRE REIN	111, rue Saint-Antoine – 75011 Paris	01 48 04 57 14
Mme Marie-Christine ROSE	27, rue de la Liberté – 34200 Sète	06 45 46 39 33
Dr Claire SQUIRES	54, rue de l’Arbre sec – 75001 Paris	01 48 78 86 38
Mme Pascale TOTAIN	22, rue des Chandeliers – 91120 Palaiseau	06 62 06 31 18
Dr Claire TREMOULET	44, rue Saint-Placide – 75006 Paris	01 42 84 33 03
M. Eduardo VERA OCAMPO	4, rue Audran – 75018 Paris	06 83 15 51 23

MEMBRES HONORAIRES

Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc – 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Martine BAUR	1, rue du Plat – 69002 Lyon	06 79 50 98 13
Mme Dominique BLIN	16, avenue de Villars – 75007 Paris	01 43 35 46 03
M. Gérard BONNET	1, rue Pierre Bourdan – 75012 Paris	01 43 40 68 70
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux – 14000 Caen	02 31 50 08 79
Dr Catherine CHATILLON	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Pr Françoise COUCHARD	61, av. du Roule – 92200 Neuilly sur Seine	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	17/19, avenue du Général Leclerc – 75014 Paris	01 43 35 08 69
Pr Guy DARCOURT	19, rue Rossini – 06000 Nice	04 93 82 12 59
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils – 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Colette DESTOMBES	57, rue Jeanne d'Arc – 59000 Lille	03 20 52 75 69
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort – 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Bernard DUCASSE	7, rue Francis Martin – 33000 Bordeaux	06 78 19 02 67
Mme Gabrielle DUCHESNE	13, rue du Docteur Lachamp – 63300 Thiers	
Dr Judith DUPONT	12, rue Gaëtan Pirou – 95580 Andilly	01 34 16 12 25
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	12, rue de Moulis – 33000 Bordeaux	05 56 81 84 85
Pr Jean-Michel HIRT	16, rue du Parc Royal – 75003 Paris	06 81 37 18 17
Dr Jacques LE DEM	77, chemin des Esses – 69340 St-Didier au Mont d'or	04 78 89 11 50
Dr Élisabeth LEJEUNE	38, rue des Cordelières – 75013 Paris	01 43 31 94 34
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange – 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Raoul MOURY	2, rue Ker Jouanneau – 92160 Antony	
Mme Agnès PAYEN CRAPLET	6, rue de l'Aude – 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans – 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Josiane ROLLAND	1350, route de Charnay – 69480 Morancé	04 78 43 64 53
Dr Monique SELZ	21, rue Castagnary – 75015 Paris	01 45 32 06 22

*Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE
24, place Dauphine, 75001 Paris
tél. : 01 43 29 85 11
courriel : lapf@orange.fr
site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org*

